

Coucou les ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse

Fort de Beaumont 3

Honfleur,
un brin d'histoire 12

Magasin Fradette de
Saint-Raphaël 20

Marie Élisabeth Turgeon,
fille de Beaumont 35

Vol. 26 - n°4 - Automne 2014 7\$





Conseil d'administration

président: Jean-Pierre Lamonde 418 887-3761
lamondej@globetrotter.net
vice-président: Pierre Prévost 418 882-3528
pierre.prevost@globetrotter.net
trésorière: Gisèle Lamonde 418 887-3761
gisele.lamonde@globetrotter.net
secrétaire: Michel Tardif 418 882-2402
micheltardif@rocketmail.com
Lise Fleury-Gosselin 418 887-4087
lise.fleury@globetrotter.net
Paul St-Arnaud 418 884-4128
paulst-arnaud4@gmail.com
Yvan De Blois 418 883-3056
ydeblois@globetrotter.net
Robert Tessier 418 804-0626
tessierrobert@videotron.ca
Claude Gignac 418 789-2990
clauddegignac@hotmail.ca

Membres d'honneur

0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Fernand Breton
0019 Benoît Lacroix
0038 Claudette Breton
0162 Charles-Henri Bélanger
0131 Conrad Paré
Pierre Lefebvre

Territoire

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Saint-Vallier.

Responsable de la publication: Société historique de Bellechasse

Rédacteur en Chef : Jean-Claude Tardif (jc.tardif@videotron.ca)

Équipe éditoriale : Pierre Prévost, Claude Gignac, Jean-Pierre Lamonde, Yvan De Blois et Michel Tardif.

Inscription et renouvellement : Lise Gosselin

Révision des textes : Louise MacDonald

Graphisme : Julien Fontaine - julien.fontaine278@gmail.com



Maison ancestrale démenagée du rang de l'Azur à Saint-Vallier au 166, chemin du Domaine à Beaumont. Rosaire St-Pierre l'a ainsi sauvée de la démolition. Photo : Paul St-Arnaud, 11 sept. 2010.

Cotisation annuelle: 25 \$

Adresse postale: 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

Courriel: redaction@shbellechasse.com

Site Web: www.shbellechasse.com

Dépôt légal:

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006
ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Présentation

« Sans connaissance de son passé, un être humain demeure infirme, totalement démuné. Sans ses repères mémoriels, il peut être immédiatement rééduqué, reprogrammé par n'importe qui et se mettre au service de n'importe quelle cause. L'histoire demeure indispensable pour se comprendre, avancer et choisir. La devise du Québec n'est-elle pas Je me souviens ».

C'est en ces termes que l'historien Michel Lessard nous invitait à réfléchir sur la nécessité de conserver nos lieux de mémoire, dans *Le Peuple-Lévis*, le 3 septembre dernier. C'est pour ces raisons que votre société a fait des démarches auprès de la municipalité de Beaumont pour la conservation et la mise en valeur des vestiges qui composent le Fort de Beaumont dont il est question dans le présent numéro.

D'autres nouveautés du même ordre sont apparues dans le paysage de votre revue. À commencer par une suite de la saga de la vie de chantier des gens de Saint-Raphaël en Abitibi. Cette fois avec des personnages bien identifiés et une histoire de vie peu commune. Ensuite un texte bien fouillé sur le magasin général Albert Fradette & fils de Saint-Raphaël. Honfleur nous est raconté en bref. Un retour est fait sur la Corriveau. Une attention particulière est portée à soeur Élisabeth Turgeon originaire de Beaumont et en voie de béatification. Et plein d'autres textes tout aussi pertinents.

Je vous souhaite une agréable lecture.

Jean-Claude Tardif
Rédacteur en chef

Pour voir Au fil des ans en couleur,
aller sur le site de la Société historique
<http://shbellechasse.com>

Sommaire

<i>Présentation</i>	3	<i>Curieuse habitude : fumer</i>	37
<i>Fort de Beaumont</i>	3	<i>Quelques mots apportés par les 1ers colons</i>	37
<i>Bientôt cité comme bien patrimonial</i>	4	<i>Dates de fondation des paroisses de la MRC de Bellechasse</i>	38
<i>Où vivait Marie-Joséphite Corriveau (1733-1763)?</i>	4	<i>L'école de rang numéro 3 se fait belle</i>	39
<i>Vie de chantier en Abitibi.</i>	7	<i>Les écoles de rang en Bellechasse: Un travail bien amorcé</i>	40
<i>Un témoignage privilégié de Yolande Roy</i>	7	<i>À propos de la monnaie</i>	41
<i>Honfleur, un brin d'histoire</i>	12	<i>Eugène Prévost: Le constructeur d'autobus</i>	42
<i>Voyage de la Société historique</i>	16	<i>Origine du nom Vide-Poche</i>	43
<i>Osez le questionnaire Côte-de-Beaupré</i>	16	<i>Lettre de Jean-Pierre Gendreau-Héty à Paul Saint-Arnaud</i>	43
<i>Le magasin général Albert Fradette, de 1927 à aujourd'hui</i>	20	<i>Alfred Tremblay, fils de Saint-Henri</i>	43
<i>Une affaire de famille et un objet de mémoire</i>	20		
<i>Capsules d'histoire</i>	34		
<i>Marie Élisabeth Turgeon, fille de Beaumont</i>	35		
<i>Sa cause de canonisation</i>	35		
<i>Merci Réjean</i>	37		

Fort de Beaumont

Bientôt cité comme bien patrimonial

La Société historique de Bellechasse a déposé un mémoire à l'occasion des audiences publiques tenues par le Comité consultatif d'urbanisme de la municipalité de Beaumont, le 24 septembre 2014, dans le cadre de la démarche visant à citer les vestiges du fort de Beaumont comme biens patrimoniaux protégés. Par un avis de motion adopté le 4 août dernier, le conseil municipal avait déjà fait connaître son intention de protéger ces vestiges en empêchant sur le champ toute intervention susceptible de les altérer.

Les vestiges du Fort de Beaumont, situés sur une falaise près du fleuve entre le parc Beaumont et les lignes de transport d'Hydro-Québec, comprennent deux casemates et un abri à munitions construits en 1914 et opérés jusqu'en 1917, dans le cadre de la Première Guerre mondiale. Le Canada voulait alors protéger le chantier maritime de Lévis et le port de Québec contre un envahisseur allemand arrivant par le fleuve. La municipalité de Beaumont souhaite les citer comme biens patrimoniaux, conformément à la Loi sur le patrimoine culturel du Québec; un règlement sera promulgué au plus tard le premier décembre 2014 afin d'officialiser cette reconnaissance et de préciser les modalités de protection qui seront en vigueur.



L'une des deux casemates disposées en hémicycle qui demeurent visibles sur le site.

Les vestiges deviendront éventuellement la propriété de la municipalité. Le fort de Beaumont fait partie de la liste prestigieuse des 27 biens patrimoniaux à vocation militaire qui sont inscrits dans le Répertoire du patrimoine immobilier du Québec, au même titre que la citadelle de Québec, les anciennes fortifications de Montréal et plusieurs forts construits en Montérégie. Leur architecture impressionnante et leur fascinante histoire en feront des attraits touristiques nouveaux puisqu'ils seront éventuellement accessibles au public à l'intérieur d'un futur lotissement résidentiel.



Le chemin du Rocher à Saint-Vallier. Photo : Paul St-Arnaud, 10 octobre 2011.

Où vivait Marie-Josephte Corriveau (1733-1763)?

par Paul St-Arnaud

Depuis juin 2014, Marie-Josephte Corriveau est inscrite au Registre du patrimoine culturel du Québec et ainsi reconnue par le ministère de la Culture et des Communications. Résidente de Saint-Vallier, Marie-Josephte Corriveau qui, comme son père, signait Corrivaux, est la première femme au Québec à être identifiée à titre de personnage historique en regard de la Loi sur le patrimoine culturel. Marie-Josephte mérite l'attention qu'on lui porte. L'historien Gaston Deschênes comparait l'importance de Marie-Josephte pour le peuple québécois à celle d'Évangéline pour le peuple acadien. Évangéline est cependant un personnage de fiction issu d'un poème de Longfellow alors que Marie-Josephte a réellement existé. Il nous apparaissait pertinent de situer de façon plus précise le lieu de résidence de cette jeune mère de famille, jugée criminelle sans preuve évidente par un tribunal militaire britannique pour avoir tué son second mari, portant à elle seule le lourd fardeau d'une guerre de conquête éprouvante pour les anciens Canadiens que nous étions.

Nous savions que Marie-Josephte Corriveau vivait au deuxième rang de l'ancienne seigneurie Saint-Vallier dans ce qu'on appelle à l'époque la Coste Saint-Jean du village Saint-Jean-Baptiste. Le mot Coste désigne l'ensemble des terres disposées en rangée, perpendiculaires à un chemin de travers et le mot village désigne les gens qui vivent sur ces terres à l'intérieur d'habitations distantes l'une de l'autre d'au moins 250 pieds. Il y a donc autant de

villages que de rangs. Pas de petit terrain pour bâtir maison, pas de « lieu ramassé ». Pour désigner une agglomération villageoise à la manière des villages que l'on connaît aujourd'hui autour des églises on utilise le mot bourg et il faut attendre le 19^e siècle pour en voir l'apparition. Le premier bourg en Bellechasse est celui de la paroisse Saint-Michel qui prend forme autour de son église vers 1800 et le second, appelé faubourg parce qu'il se développe au quatre-chemins et non autour de la première église, est celui de la paroisse Saint-Philippe et Saint-Jacques de Saint-Vallier vers 1830. C'est donc dire qu'à l'époque de Marie-Josephte Corriveau, il y a ni bourg ni faubourg et que l'église de la paroisse Saint-Philippe et Saint-Jacques est une église de rang comme toutes les églises paroissiales qui existent alors en Bellechasse. Maintenant municipalité depuis 1845, Saint-Vallier est à l'époque une seigneurie dont le territoire comprend plusieurs rangs. D'abord sous la responsabilité de la famille Morel de La Durantaye de 1672 à 1720, alors que les territoires de Saint-Vallier et de Saint-Michel forment une seule seigneurie appelée La Durantaye, la seigneurie Saint-Vallier que connaît Marie-Josephte appartient aux Mères Hospitalières de L'Hôpital-Général-de-Québec. Elle voisine à l'est la seigneurie Berthier-Bellechasse qui, plus tard, donnera son nom au Comté et à l'ouest la seigneurie Saint-Michel achetée par la famille Péan de Livaudière en 1736. La seigneurie Saint-Vallier est vendue à Charles-François Tardieu de Lanaudière

en 1767, quatre ans après la pendaison de Marie-Josephte à Québec et l'exposition honteuse de son corps dans une cage de fer à Pointe Lévis en 1763, année de signature du traité de Paris qui sonne le glas de la Nouvelle-France.

Ce chemin du deuxième rang de Saint-Vallier où vit Marie-Josephte est celui que le grand Voyer, ingénieur du Roi, a pour tâche d'aménager en 1739. Marie-Josephte est alors âgée de 6 ans. Nous pensions que ses parents demeuraient à l'ouest de la montée dans le voisinage immédiat de la maison d'époque que Rosaire Saint-Pierre sauvait de la démolition en la déménageant au village de Beaumont. Cependant, en examinant attentivement le procès-verbal de 1739 qui décrit le travail des arpenteurs au village du rang Saint-Jean-Baptiste, nous constatons que la terre des parents de Marie-Josephte était située à l'est de la terre de Jacques Corriveau, laquelle longeait elle-même en profondeur la montée du côté est. Plus à l'est se trouvait la terre d'Estienne Veau Sylvain, grand-père maternel de Charles Bouchard qui deviendra le premier époux de Marie-Josephte et le père de ses trois enfants. Cette terre de Veau Sylvain était collée à la terre de Joseph Corriveau, père de Marie-Josephte, et plus à l'est encore, collée à la terre du couple Bouchard-Corriveau, se trouvait celle de Joseph Dodier, frère de Louis Dodier qui deviendra le deuxième époux de Marie-Josephte.

Le procès-verbal de 1739 nous indique en effet que quatre terres se suivent d'ouest en est, à partir du chemin de descente, nommé montée, soit la terre de Jacques Corriveau, celle de Joseph Corriveau, celle d'Estienne Veau dit Sylvain et celle des Rémillard. Quant à la terre de Dodier, collée à celle d'Estienne Veau dit Sylvain, c'est un autre document qui nous en dévoile l'existence. La lecture du récent livre de Catherine Ferland et Dave Corriveau sur l'histoire et la légende de La Corriveau nous apprend en effet que la terre de Joseph Dodier, frère de Louis, jouxte à l'est la terre d'Estienne Veau dit Sylvain où vivent Marie-Josephte et Charles Bouchard depuis leur mariage en 1749 dans une maison de 20 pieds par 24 pieds avec cheminée de pierre. Joseph Dodier a dû obtenir sa terre des Rémillard ou des Corrivaux, tout comme Joseph Corriveau et Estienne Veau dit Sylvain, car selon l'aveu et dénombrement de 1723 (voir monographie, page 29) les terres de Jacques Corriveau et d'Étienne Rémillard sont situées côte à côte au deuxième rang. Le livre nous apprend également que la terre du couple Bouchard-



La maison aujourd'hui localisée à Beaumont
Photo Paul St-Arnaud

Corriveau, qui jouxte à l'ouest celle des parents de Marie-Josephte, est celle que Charles Bouchard obtenait de sa mère, elle-même l'ayant obtenue de son père Estienne Veau dit Sylvain dont la terre est mentionnée dans le procès-verbal de 1739.

Marie-Josephte Corriveau aurait donc passé sa vie au chemin du Rocher, partie est du deuxième rang, et non au chemin d'Azur, partie ouest du deuxième rang, comme nous l'avions d'abord cru. Les pages 34, 35 & 36 du livre de Ferland et Corriveau intitulé *La Corriveau, de l'histoire à la Légende*, publié chez Septentrion en 2014, sont en conformité avec le procès-verbal de 1739 que l'on trouve à la page 30 de la monographie de Saint-Vallier intitulé *De mémoire, Saint-Vallier, Bellechasse*. En voici les principaux éléments en regard de notre propos :

1) Depuis la limite ouest, de la seigneurie de Saint-Vallier, là, où vit un dénommé Joseph Laroche, jusqu'à la terre de Jacques Corrivaux, dix cultivateurs possèdent des terres en 1739 et le dernier en liste est identifié comme étant les héritiers de Laurent Tareau. Cette partie ouest de la Côte Saint-Jean, dans le deuxième rang de Saint-Vallier, est maintenant appelée chemin d'Azur séparé du chemin du Rocher par l'échangeur de l'autoroute.

2) Nous savions qu'au premier rang, Laurent Tareau était voisin de la famille Corriveau et que leurs terres étaient séparées par la montée. C'est Laurent Tareau, censitaire de La Durantaye qui, à même sa terre, avait vendu le terrain de la première église (site du cimetière actuel) au seigneur Morel. Ainsi donc, à l'ouest de la montée, appelée maintenant avenue de l'Église, en ligne avec la côte des Canons et la montée de la Station, se trouvait la terre de Laurent Tareau dit Champagne sur une

profondeur de 40 arpents (près de 2.4 kilomètres) à partir du fleuve jusqu'au deuxième rang (Coste St-Jean). À l'est de cette même montée, au premier rang, se trouvaient les terres de la famille Corriveau (Étienne et Jacques) également étendues sur une profondeur de 40 arpents à partir du fleuve jusqu'au deuxième rang. Or, au sud de ces terres et en prolongation de celles-ci, on constate que le nom de ces deux familles est à nouveau mentionné dans le procès-verbal au deuxième rang de part et d'autre du chemin de descente, appelé montée : les héritiers de Laurent Tareau à l'ouest de la montée (chemin d'Azur) et Jacques Corriveau, à l'est de la montée (chemin du Rocher).

3) Cette montée qui relie le chemin du rang 1 au chemin du rang 2 à partir du fleuve longe la terre de Jacques Corriveau en 1739, car selon le document, ce dernier devait faire le lien entre le chemin de rang (Coste St-Jean) qui traverse sa terre et le chemin de descente qui mène à l'église de la première Coste (chemin du Roi) au premier rang. Il est écrit : « Jacques Corrivaux livrera le détour d'esquiere pour aller gagner le chemin de descente usité par les dits habitants... »

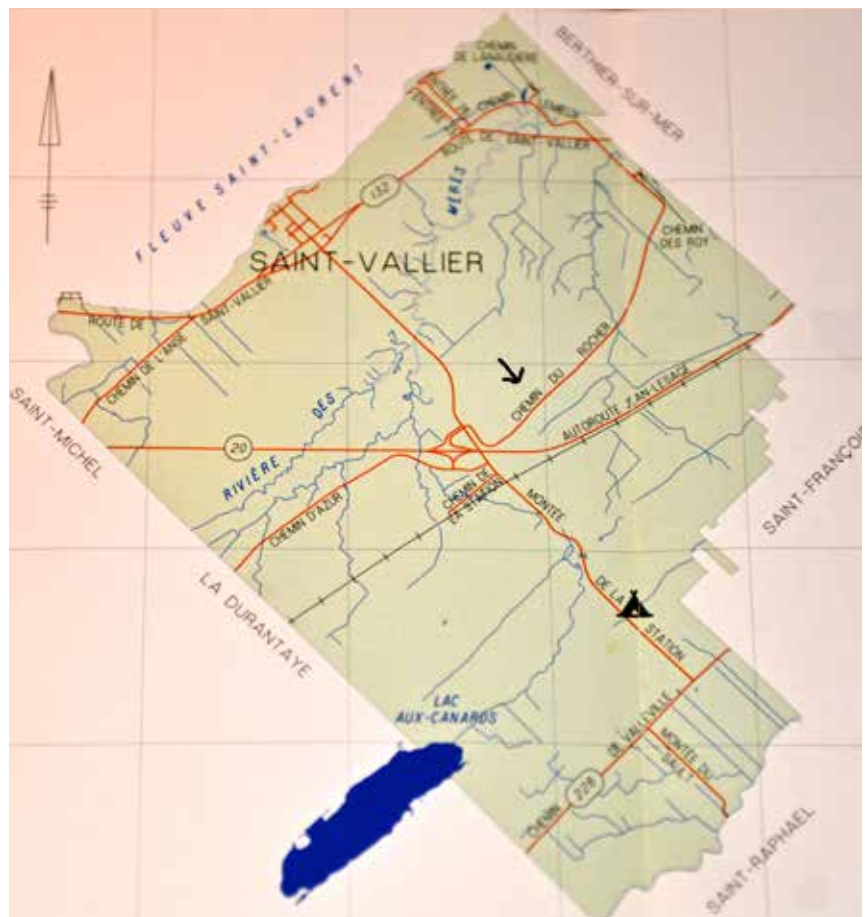
4) En 1739, la terre de Joseph Corriveau, père de Marie-Josephte, celle d'Estienne Veau dit Silvain dont son futur gendre Charles Bouchard héritera de sa mère quelques années avant son mariage avec Marie-Josephte et celle des Rémillard où s'installera plus tard Louis Dodier, se suivent toutes à l'est de la terre de Jacques Corriveau, et donc au chemin du Rocher. Il est écrit : « ... le chemin...traversera les terres de Jacques Corrivaux Joseph Corrivaux d'Estienne dit Sylvain qui...traversera la terre de François Remilliard... »

Si on se fie à ce procès-verbal, il nous apparaît clairement que Marie-Josephte Corriveau a passé sa courte vie dans la partie est de la Coste Saint-Jean, maintenant chemin du Rocher, dans le deuxième rang de Saint-Vallier qu'on appelait le village Saint-Jean-Baptiste. C'est là que Marie-Josephte a vécu comme enfant avec ses parents, c'est là qu'elle y a vécu comme adulte avec Charles

Bouchard et leurs trois enfants sur une terre qui jouxtait celle de ses parents. C'est également là, selon son propre aveu, que Marie-Josephte causa la mort de Louis Dodier, son second époux.

La maison déménagée à Beaumont par Rosaire Saint-Pierre se situait dans la partie ouest du deuxième rang appelé maintenant chemin d'Azur.

Cette maison était dans le voisinage du lieu de résidence de Marie-Josephte Corriveau en ce sens qu'elle était située dans le même rang, mais elle n'était pas dans le même secteur et ne faisait donc pas partie de son entourage immédiat au chemin du Rocher. Par ailleurs, tous les habitants du 2^e rang devaient se côtoyer, tant à l'église Saint-Philippe et Saint-Jacques construite depuis 1716, qu'au moulin Petit Canton construit au 2^e rang depuis 1747. La maison déménagée à Beaumont au 166 chemin du Domaine par Rosaire Saint-Pierre (voir photo) devait ressembler à la résidence des parents de Marie-Josephte. Bien qu'elle put être agrandie par la suite, la propre maison de Marie-Josephte, celle qu'elle habita dès l'âge de 16 ans, était plus modeste puisqu'elle mesurait 20 pieds par 24 au moment de son mariage.



Carte de localisation de la maison de Marie-Josephte Corriveau au chemin du Rocher.

Vie de chantier en Abitibi

Un témoignage privilégié de Yolande Roy

par Jean-Claude Tardif

Il n'y a pas un matin où je me lève sans me dire : « Quelle surprise la vie m'apportera-t-elle aujourd'hui? ». Je suis rarement déçu. Je vais vous raconter la surprise que j'ai eue après avoir publié des photos de la famille Roy¹ en Abitibi dans deux récents numéros de la revue *Au fil des ans* et après avoir fait un appel à tous pour les identifier.

Nathalie Mc Isaac, signale au passage au président Jean-Pierre Lamonde que sa mère Madeleine (Mado) Roy, aujourd'hui décédée, a justement passé son enfance dans les chantiers en Abitibi avec ses parents. Elle croit que sa tante, la sœur de sa mère, pourrait peut-être les identifier. Elle nous fournit donc ses coordonnées. Me voilà tout fébrile et impatient d'en apprendre davantage. Laissez-moi vous dire que je n'ai pas été déçu; je dirais plutôt comblé au centuple. Je vais vous raconter la suite.

Au départ, je tombe sur une boîte vocale. Ensuite, mon interlocutrice tombe sur ma boîte vocale. Je vous épargne le reste des rendez-vous manqués. De telle sorte qu'il a fallu des semaines pour ne pas dire des mois pour réussir à nous rencontrer. Mais le temps, c'est aussi un cadeau de la vie. Durant ce temps, mon interlocutrice fouille dans ses mémoires et ses archives. Elle communique avec son frère à Montréal. Elle monte une sélection de photos qu'elle identifie à l'endos. Elle écrit des notes sur l'histoire de sa propre famille.

Le matin de notre rencontre, elle arrive préparée. Durant une bonne partie de l'avant-midi, je l'écoute, ébahi, bouche bée. Je prends

des notes. Je lui ouvre la revue à la page des photos déjà publiées. Je lui exhibe ensuite le lot de photos que m'a transmis Marie-France Deshaies — vous vous souvenez — et elle les reconnaît. Je ne dis plus rien. J'écoute. Je suis un peu euphorique. L'émotion me gagne. Je ne suis pas en présence d'une personne qui a déjà fouillé dans les tiroirs de ses parents et demandé qui est la madame qui est habillée comme ça. Ce sont ses propres parents qui ont émigré en Abitibi et qui se retrouvent sur les photos. C'est elle, sa sœur et son frère qui ont accompagné leurs parents dans les chantiers, durant leur enfance.

Mais, je vous prie de m'excuser. Je vous ai trop fait languir. Vous voulez savoir de qui il s'agit. Mon informatrice se nomme Yolande Roy, religieuse chez les Sœurs de la Charité de Saint-Louis à Lévis. Elle est née en 1936. Elle est la fille de Delphis Roy et Alma Ratté, originaires de Saint-Raphaël et mariés vers 1935. Elle a un frère et une sœur : Rénald (né en 1939) et Madeleine, surnommée Mado. Mado a marié plus tard Jacques Mc Isaac et a eu deux filles, dont notre informatrice, Nathalie, qui exploite l'entreprise *Le Ricaneux* à Saint-Charles. Vous voilà un peu fixés. Attendez maintenant la suite.

Delphis Roy a quitté Saint-Raphaël en 1942 pour aller travailler dans les chantiers. Auparavant, Honoré Roy, son père, communément appelé Nérée, marié à Ernestine Tanguay, était parti fonder Barraute avec quelques-uns de ses enfants et ses frères, Patrick, marié à Saint-Vallier en 1908 à Laura Tanguay, Gustave, Philippe, Georges-Henri et Oscar. Patrick a opéré à Barraute un magasin général et un

¹ Après les Tremblay et les Gagnon, les Roy forment la 3^e plus grande famille au Québec. Selon mes recherches sur internet, Honoré Roy se serait marié à Ernestine Tanguay à Saint-Vallier en 1906. Leur fils, Desphis Roy, a été marié à Alma Ratté. Patrick Roy serait né en 1888 et se serait marié à Saint-Vallier, le 22 septembre 1908, à Laura Tanguay. Il serait le fils de William Roy et Zoé Godbout. Ce dernier serait fils de Jean-Lin Roy, marié à Émérencienne Lemieux le 19 novembre 1861.

petit moulin à scie avec Raymond, son fils. Le voyage de Delphis vers l'Abitibi s'est fait en train en direction de Parent, Clova et Senneterre. Il s'est installé à Rouleau Siding qui se nommait auparavant Mc Neil Siding. C'était un chantier et un moulin à scie exploités au départ par un dénommé Harvey Mc Neil qui l'a vendu ensuite à un dénommé Rouleau. On accumulait dans la cour des billots de 16 pieds de longueur et des madriers de 2X4, 2X10 et 3X10 également de 16 pieds de longueur. Il y avait un bruleur pour les copeaux et les bouts de planches. On faisait également la drave sur la rivière située à proximité.

Pourquoi Siding? Tout simplement parce que le chantier et le moulin étaient situés le long de la voie ferrée (on the side en anglais). La voie ferrée était exploitée par le Canadien Pacifique et celui-ci assurait la desserte quotidienne dans les deux directions tant pour les passagers que pour la marchandise. Un drapeau (« fly ») indiquait au conducteur du train si quelqu'un voulait monter à bord. Autrement le train filait tout droit sans s'arrêter. On désignait le train par les mots « les chars ». Le lieu était identifié de la façon suivante : « millage 69 ».

Il y avait plus d'une famille qui logeait sur place dans des camps de bucherons en bois ronds, communément appelés « petits shacks », mais également dans des coquettes petites maisons. Il y avait notamment les Larouche, les Jalbert, les Brouillette, les Théberge, un dénommé Beaupré, Antonio Richard, Clovis Aubé, Jos Marcotte, Léo Veillette. Divers corps de métier travaillaient là-bas. Monsieur Delphis Roy était gérant de l'usine de sciage. Son travail consistait à compiler le bois, compter les planches, recevoir les commandes et les faire charger sur le train de marchandises. L'hiver, on s'occupait de bucher le bois. Une dame et son mari Léo Veillette étaient chargés de la cuisine pour les travailleurs. Yolande Roy a aussi fait la cuisine de chantiers avec sa mère et sa sœur Mado. Une quinzaine de personnes

travaillaient au moulin. L'affuteur de scie se nommait Gustave Roy. Il était le frère d'Honoré Roy, Fernand Roy, Raymond Roy et Georges-Henri Roy. On l'a retrouvé un jour baignant dans son sang à la suite d'une manœuvre de remplacement de la scie. La famille Jalbert quant à elle se composait de cinq garçons : Armand, Marcel, Roland, Fernand, Jean-Paul et deux filles : Gisèle et Yvette. Dollard Roy, un cousin de Delphis, était chargé du bruleur. Il y avait aussi un dénommé Jos Marcotte qui était trappeur. Selon le témoignage de madame Roy, « Il vivait seul dans un camp, près de la voie ferrée. Il tendait des pièges pour les castors. Il vendait la fourrure aux Indiens. » Madame Roy se rappelle de Charles Brouillette qui agissait comme inspecteur des moulins à scie et garde forestier pour le ministère des Terres et Forêts. Il vivait sur place avec son épouse Éva et ses enfants : Marcel, Rock, Jules, Françoise, Lise. Après l'incendie, il a quitté Rouleau Siding pour aller à Forsythe.

À Rouleau Siding, il y avait des Indiens algonquins qui pratiquaient la chasse, vendaient leurs peaux, fabriquaient des mocassins. Delphis Roy qui a tenu une petite épicerie, une sorte de magasin général, leur « avançait » de l'argent ou de la marchandise. Ils faisaient « marquer », selon l'expression consacrée. « On réglait à l'amiable », nous dit madame Roy, mais elle reconnaît que son père n'a pas toujours récupéré son dû. Il l'inscrivait au chapitre des bonnes œuvres. Il tenait en inventaire des « cannages » ou boîtes de conserve, de la liqueur, de la farine, du chocolat, des cigarettes, de la viande et de la crème glacée qui lui était livrée par train réfrigéré.

Un bon jour, on est en 1965 ou 1966, le moulin à scie de Rouleau Siding a brûlé et Delphis Roy est allé rejoindre la famille de Charles Brouillette, à quelques heures plus haut, vers Forsythe où Alfred Larouche lui a offert du travail. Il y a travaillé quelques années avant

de quitter définitivement l'Abitibi et revenir à Saint-Raphaël vers 1966 ou 1967, après 25 ans d'absence.



Louis Alain et Irène Roy, fille d'Honoré Roy. Ph. Coll. Yolande Roy

Ce n'était pas simple à l'époque la vie de chantier pour des enfants. Yolande Roy se rappelle qu'elle devait demeurer à Saint-Raphaël durant l'année scolaire où elle était hébergée chez une tante. Sa sœur Mado vivait chez ses grands-parents paternels. En été, elles prenaient le train pour aller rejoindre leurs parents à Rouleau Siding où elles participaient aux divers travaux de chantier et faisaient la cueillette de petits fruits qu'elles vendaient ensuite. Il arrivait parfois qu'elles y retournent durant la période des fêtes.

Notre rencontre s'est terminée sur ces souvenirs et je suis reparti avec une enveloppe de photos que je partage avec vous, lecteurs et lectrices, en souhaitant qu'elles ajoutent au texte et réveillent des souvenirs vécus par vos ancêtres et qui sont venus un jour à vos oreilles.



Patrick Roy et son épouse Laura, à l'occasion d'un jubilé de mariage avec leurs enfants dont: Raymond, Philippe, Georges-Henri, Gisèle, Fernand, Ghislaine. Ph. Coll. Yolande Roy



Famille Roy devant le magasin général d'Honoré Roy, à Barraute. De gauche à droite : Éva-Rose Roy, Ernestine Tanguay, Honoré Roy, un curé non identifié, et Irène Roy. Ph. Coll. Yolande Roy



Clovis Roy, fils d'Honoré Roy, à l'âge de 16 ans. Ph. Collection Yolande Roy



Delphis Roy et Elma Ratté. À noter que l'épouse était plus grande que le mari. Voilà pourquoi le mari a remonté une marche. Ph. Coll. Yolande Roy



La famille de Raymond Roy et Patrick Roy, en 1935, devant leur maison construite en 1918. Ph. Coll. Yolande Roy



Village de Rouleau Siding dans les années 1940. Ph. Coll. Yolande Roy



Léopold Roy, frère de Delphis Roy, et Yvette Chaulin. Derrière figure Delphis Roy. Ph. Coll. Yolande Roy



Éva Tanguay et sa sœur Ernestine habillées en noir. Ph. Coll. Yolande Roy.



Aux deux extrémités, Lucienne Roy, fille de Patrick Roy, et son époux, Alfred Larouche. Ph. Coll. Yolande Roy



Ernestine Tanguay, à gauche, et sa sœur à droite. Ph. Coll. Yolande Roy



Rénald Roy et Françoise Brouillette, devant le magasin général de Delphis Roy. Ph. Coll. Yolande Roy



Approvisionnement en hiver du magasin général de Delphis Roy. M. Roy est à droite et son épouse Alma Ratté est au centre. Ph. Coll. Yolande Roy



Magasin général de Delphis Roy, vu de l'extérieur. Ph. Coll. Yolande Roy



Intérieur du magasin général de Delphis Roy. On reconnaît Alma Ratté et son mari, Delphis Roy, avec un client. Photo prise en octobre 1956. Ph. Coll. Yolande Roy



Madeleine et Yolande Roy devant le magasin général, à la fin des années 1940. Ph. Coll. Yolande Roy



Il y a longtemps, on ne sait pas en quelle année, Clovis Beupré a capturé un poisson de 30 livres à proximité du camp de bûcherons. Ph. Coll. Yolande Roy



Madeleine Roy, à Rouleau Siding, devant la cuisine des bucherons où elle travaillait avec sa soeur Yolande et sa mère. Ph. Collection Yolande Roy, 1956



Madeleine Roy lors d'un voyage de pêche, près de Rouleau Siding, en septembre 1956. Ph. Coll. Yolande Roy

Honfleur, un brin d'histoire

par Pierre Prévost

Dès le milieu des années 1800, des paroissiens réitéraient les requêtes adressées à l'archidiocèse pour la fondation d'une paroisse détachée de Saint-Gervais-et-Protais, Saint-Lazare, Saint-Anselme et Sainte-Claire. Il faut attendre mars 1903 pour obtenir enfin une réponse favorable des autorités diocésaines, au moment où monseigneur Cyrille-Alfred Marois, vicaire général, indique que Son Excellence l'archevêque a choisi de placer la future paroisse et municipalité sous la protection de Notre-Dame du Bon Conseil, suivie du nom d'usage Honfleur. Il voulait par ce geste rappeler l'origine de son lointain ancêtre, Louis Bégin, baptisé à l'église Saint-Léonard de Honfleur située dans le quartier sud de la ville portuaire d'où est parti Champlain à quelques reprises. En ajoutant «Honfleur», l'archevêque évitait aussi la confusion avec l'autre village «Notre-Dame-du-Bon-Conseil» qui avait vu le jour une dizaine d'années auparavant dans le comté de Drummond.

L'église de Honfleur par les Métivier



Eglise de Honfleur en Bellechasse. Ph. Paul St-Arnaud

Le 29 avril 1903, les citoyens plantent une croix pour marquer l'emplacement de la future église de Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Honfleur. L'endroit choisi est un lopin de terre cédé par le bienfaiteur Anselme Beaudoin, un terrain adjacent au chemin de montée qui sert aussi de frontière entre la seigneurie de Lauzon et le fief Beauchamp. Les services du constructeur Elzéar Métivier sont retenus pour l'église à bâtir. Elzéar Métivier était reconnu pour construire des églises adaptées aux moyens des jeunes paroisses tout en démontrant une qualité d'exécution sans reproche. Originaire de Buckland, Métivier avait transporté ses pénates à Saint-Damien où il venait d'organiser un moulin à scie et un atelier d'ébénisterie dans le but de répondre à la demande croissante de l'industrie de la construction. Entouré d'une équipe chevronnée d'artisans, Métivier a construit ses premières églises selon les plans et devis de l'architecte David Ouellet qui délaissait les chantiers au profit de la conception d'édifices religieux. À son tour, l'entreprise Métivier & Fils est devenue un bâtisseur de renom dans le domaine de l'architecture religieuse et institutionnelle des défunts comtés de Bellechasse, Dorchester, Montmagny et la Nouvelle-Beauce.

À l'automne 1903, les plans de l'église de Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Honfleur sont prêts et une équipe de maçons préparent les fondations du temple. Il ne faut qu'une année pour terminer le gros œuvre puisque l'église est ouverte au culte au jour de Noël 1904. Entre temps, Son Excellence l'archevêque Louis-Nazaire Bégin (1840-1925) décrète l'érection canonique de la paroisse le 5 mai 1905. À bout de ressources financières, la Fabrique doit attendre 1928 pour terminer l'intérieur.

Notre-Dame-du-Bon-Conseil

Pendant une vingtaine d'années, Georges Kastriot Scanderbeg¹ (1405-1468) défie l'envahisseur turc d'annexer son Albanie² natale, petite nation au cœur de la péninsule des Balkans. Le héros albanais résiste à la plus grande armée du monde, attribuant ses victoires à la



Icône de Notre Dame-du-bon-Conseil

Vierge protectrice de la cité de Scutari. Suite au décès de l'illustre stratège, l'Albanie est en déroute et la population fuit vers l'Italie emportant avec elle le bienveillant portrait de la Vierge avec l'Enfant-Jésus, une image dont on ne pouvait expliquer l'origine. La tradition chrétienne indique que la mince croûte de plâtre sur laquelle était peinte la Vierge tenant l'Enfant a pris la voie des airs et transité vers l'Italie voisine en étant suivie à distance par deux pieux gardiens. L'icône mariale est retrouvée miraculeusement à Genazzano, village situé au sud-est de Rome, le 25 avril 1467, fête de saint Marc. L'image mesurant environ 16 par 18 pouces a été placée «sans contact direct» au mur d'une vénérable église dédiée à Notre-Dame-du-Bon-Conseil dont les travaux d'agrandissement sont à l'arrêt faute de moyens. L'icône à laquelle on associe quantité de guérisons serait apparue au milieu d'une nuée en plein milieu d'après-midi, alors qu'on y célébrait la fête du saint protecteur du village.

Des siècles de piété et de pèlerinages s'écoulaient avant qu'un prêtre enseignant du Grand Séminaire de Québec ne ramène de Rome une copie de l'image tant vénérée. Notre-Dame-du-Bon-Conseil ne laisse pas indifférent un postulant natif de Saint-Anselme, Michel-Thomas Labrecque (1849-1932), qui développe une dévotion particulière à la Vierge. Suite à son ordination en 1876, l'abbé Labrecque enseigne à son tour puis part poursuivre ses études à Rome en 1880. Il en profite pour faire le pèlerinage qu'il anticipait à Genazzano et revient au pays en 1883. Le 18 décembre 1884, le pape Léon XIII approuve la fête de Notre-Dame-du-Bon-Conseil (26 avril), soit le lendemain de la découverte de la fresque à Genazzano. La vogue de piété est lancée, si bien que monseigneur Labrecque fonde, dix ans plus tard, la congrégation de Notre-Dame-du-Bon-Conseil sous la supervision de Françoise Simard, mieux connue sous le nom de mère Marie-du-Bon-Conseil. Du côté de l'Albanie, Notre-Dame-du-Bon-Conseil est proclamée protectrice de la nation entière en 1895. Mais le petit pays des Balkans n'est pas au bout de ses peines, car un régime communiste répressif est institué à partir de 1945. En 1967, des membres du clergé sont persécutés sous la dictature tandis que les églises et mosquées sont converties, le sanctuaire de Notre-Dame de Scutari est tout simplement démoli. Isolée du reste du monde, l'Albanie devient une démocratie en 1992. La ferveur catholique renaît et les églises



Mgr Michel-Thomas Labrecque, évêque du diocèse de Chicoutimi de 1892 à 1927. Archives Ville de Montréal.



Le sanctuaire Notre-Dame de Scutari, en Albanie. Photo Tatrancy07.

sont reconstruites graduellement. En 1993, tout juste après avoir visité le sanctuaire de Genazzano, le pape Jean-Paul II se rend à Scutari pour y bénir la première pierre du sanctuaire de Notre-Dame qu'on s'apprête à reconstruire. C'était le dimanche 25 avril, anniversaire de l'arrivée miraculeuse de l'icône en Italie, cette image chère aux pontifes qui invoquent la «Madone des papes» depuis des siècles afin d'éclairer leur jugement.

(1) : Dans la langue albanaise, il s'agit de *Gjergj Kastrioti Skënderbeu*, gardien de la ville de *Shkodër*.

(2) : C'est en Albanie, précisément à Skopje, qu'est née Mère Teresa, fondatrice de l'ordre des Missionnaires de la Charité de Calcutta.

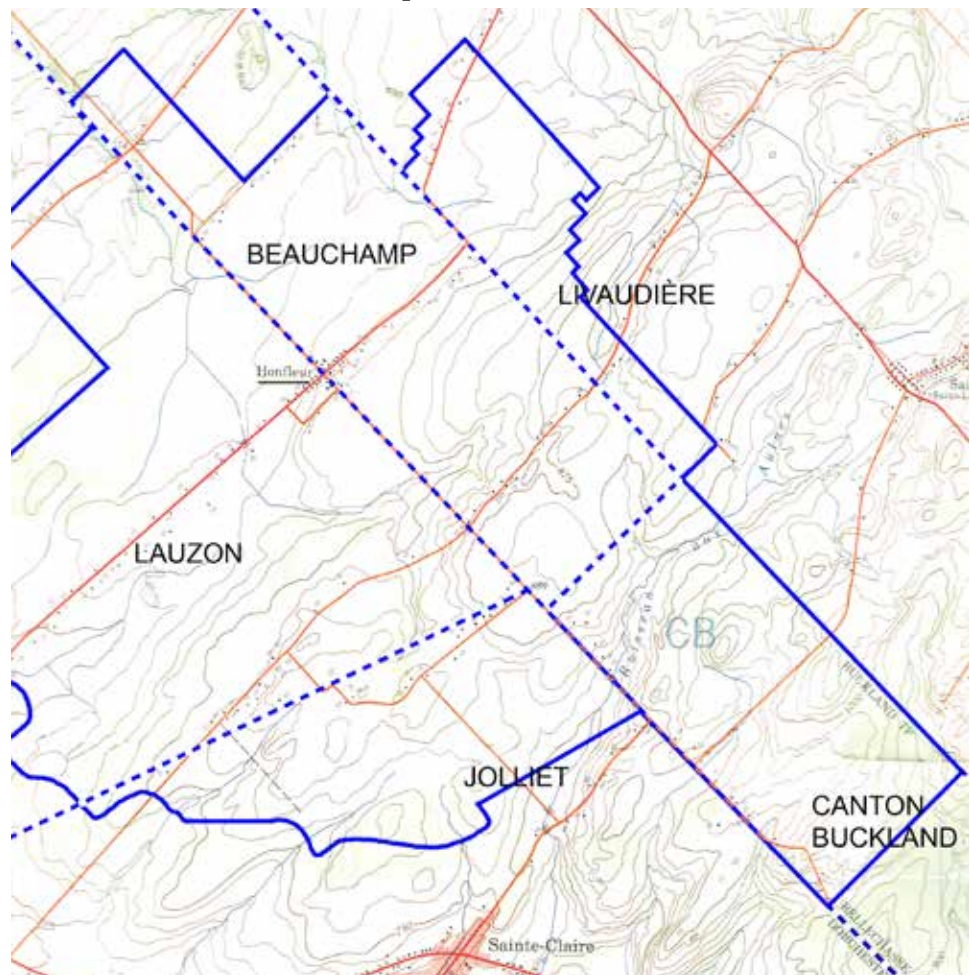
Beauchamp et Lauzon

La municipalité de Honfleur chevauche, grosso modo, deux anciennes seigneuries, soit les confins de la seigneurie de La Martinière, aussi appelée fief Beauchamp, et une parcelle de la seigneurie de Lauzon. La frontière séparant ces deux anciennes seigneuries correspond justement à la route de l'Église et son prolongement en droite ligne jusqu'au fleuve Saint-Laurent. Les débuts du peuplement du territoire qu'occupe la municipalité de Honfleur nous ramènent à la fin du 18^e siècle, alors que des terres sont octroyées dans les concessions correspondant au deuxième rang et sa suite. Les seigneurs Caldwell et Fraser sont en cause, deux officiers d'ascendance écossaise d'allégeance britannique qui ont participé à la prise de Québec en 1759. La paix signée, le gouverneur James Murray, aussi écossais, avait mis la main sur quelques seigneuries, dont celles de Lauzon et celle de La Martinière, puis les avait distribuées à quelques-uns de ses officiers. En 1763, James Murray revend la seigneurie de La Martinière à son compagnon d'armes Alexander Fraser. Suite à l'annexion du

petit fief De Vitré, la seigneurie de La Martinière, concédée initialement à Claude Bermen de La Martinière en 1692, forme un grand rectangle de 28 arpents³ de front étiré sur 6 lieues de profondeur s'alignant presque avec la seigneurie de Lauzon située au sud-ouest. Alexander Fraser était de ces Écossais qui ont passé leur premier hiver en sol canadien parmi la population de Beaumont et des environs. On retrouve d'ailleurs Fraser dans l'affaire de la Corriveau accusée d'avoir assassiné son mari Louis Dodier. Vers 1765, Alexander Fraser, que l'on surnomme désormais sieur De Beauchamp, épouse Jane McCord (1739-1767) qui lui donnera deux filles. Après son engagement dans la guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique (1775-1776), Fraser quitte son régiment, miné par une vieille blessure subie en 1760, probablement lors de

la bataille de Sainte-Foy. Le seigneur De Beauchamp décède à son manoir de Saint-Gervais le 19 avril 1799 et est inhumé à l'église presbytérienne St. Andrew de Québec. Il lègue par testament olographe toutes ses terres et propriétés situées dans les paroisses de Saint-Joseph, Saint-Charles et Saints-Gervais-et-Protais à sa fille aînée, Margaret (1766-1807) sous la tutelle de son époux jusqu'à ce que leur unique fils, Alexander Reid, n'atteigne la majorité. Du règne d'Alexander Fraser, il ne reste que le moulin de la rivière Boyer (à l'ouest de la route Bissonnette) qui faisait partie de son domaine au même titre que son manoir dont on a perdu la trace.

Le seigneur voisin, Henry Caldwell (c1735-1810), louait l'immense seigneurie de Lauzon depuis 1774, une vaste étendue fertile faisant six lieues par six lieues et séparée en deux par la rivière Chaudière. La seigneurie tenait son nom de Jean de Lauzon (1584-1666), premier directeur de la compagnie des Cent-Associés, gouverneur de Nouvelle-France et propriétaire de la seigneurie depuis 1636. Suite à la guerre d'Indépendance des États-Unis en sol canadien, on



Sur cette carte topographique modifiée par l'auteur, le trait continu indique les limites de la municipalité de Honfleur, tandis que le trait pointillé situe les limites des seigneuries Lauzon, Beauchamp, Jolliet et le canton (township) Buckland.

avait confié au major Caldwell le soin d'aller annoncer la défaite des sécessionnistes à Londres. Gratifié, Caldwell revient au pays et se consacre au développement de sa seigneurie de Lauzon. Le 25 juillet 1795, il prête serment comme receveur général du Bas-Canada, fonction qu'il délèguera à son fils John en 1808. Il en résultera un scandale financier puisque Henry Caldwell avait liquidé avec bénéfices les biens des jésuites suite à la disparition du dernier membre de cet ordre religieux au pays. Ce n'est que le 28 février 1801 que Henry Caldwell devient réellement propriétaire de la seigneurie de Lauzon. Il procède alors à l'installation de moulins à scie et à farine dans sa seigneurie et connaît la prospérité. Lorsque Henry Caldwell s'éteint dans sa villa de Belmont à Sainte-Foy (au cœur du cimetière Belmont d'aujourd'hui), le 28 mai 1810, la majeure partie de ses biens passent aux mains de son unique fils John Caldwell qui fera banqueroute suite à des déboires financiers, le fils ayant englouti sa fortune dans la fondation de la cité d'Aubigny (le Vieux-Lévis), juste en face de Québec.

Le toponyme Honfleur

En août 1898, commissaire de la Colonisation et des Mines du Québec, Adélar Turgeon, est en voyage en Normandie. Natif de Beaumont, Adélar Turgeon (1863-1930) promet aux autorités locales qu'un village québécois allait porter le nom de Honfleur. Presque au même moment, la Société de colonisation et de rapatriement du Lac-Saint-Jean organise une excursion dans le canton de Taillon situé près de la rivière Péribonka. Les participants s'entendent pour nommer l'endroit «Honfleur» selon les vœux du haut commissaire. De son côté, monseigneur Bégin, archevêque de Québec, allait autoriser l'érection de la paroisse Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Honfleur dans le comté de Bellechasse. Défrichée et organisée, la municipalité bellechassoise gagnera cette dispute de nom.

Le toponyme Honfleur est indissociable des débuts de la Nouvelle-France. Privilégié par sa situation géographique, le havre d'échouage «Honnefleu» n'a cessé de se développer depuis le 11^e siècle. Honfleur surveille l'entrée de la Seine au profit de sa jumelle, Harfleur, dont le port ne cesse de s'ensabler. Suite à la guerre de Cent Ans (1337-1453), Honfleur se relève de ses ruines et ses marins partent à la découverte du monde assurant ainsi une longue période de commerce prospère. Avec son port abrité, Honfleur offre de nombreux avantages permettant l'organisation de ces entreprises maritimes grâce à ses greniers à sel régulièrement approvisionnés et à ses chantiers navals.

On y trouve également une pépinière de marins formés à la dure école de la pêche lointaine de la morue sur les bancs de Terre-Neuve et dans le golfe Saint-Laurent. Interrompues par les guerres opposant catholiques et protestants, les grandes expéditions reprennent, cette fois l'Acadie et la terre de Canada sont dans la mire des explorateurs.

Le 15 mars 1603, Samuel de Champlain quitte le port de Honfleur sur la *Bonne Renommée* commandée par François Gravé, sieur du Pont, vaisseau amiral qui jauge au plus 150 tonneaux, mais considéré grand à cette époque. En tant qu'observateur du roi, Champlain explore l'Amérique septentrionale, note ce qu'il voit, cartographie la région et noue des relations amicales avec les Autochtones. L'automne venu, il revient en France et fait son rapport au roi enthousiaste. Après quelques insuccès, Champlain organise une nouvelle expédition et s'embarque, le 13 avril 1608, sur un vaisseau amiral commandé par le capitaine Guillaume Le Testu, probablement le «Fleur-de-lys» chargé à pleine capacité de «...choses nécessaires et propres à un établissement» selon les mots de Champlain. Cette expédition aboutit à la fondation de Québec, le 3 juillet 1608. Vous connaissez la suite.



Le port de Honfleur tel que vu par le dessinateur Nicolas Ozanne à la fin des années 1700.

En tout, Champlain a fait voile à partir de Honfleur pour l'Amérique au moins huit fois. Progressivement, le port de Honfleur a cédé le pas à celui de Dieppe puis La Rochelle pour les départs des premiers immigrants de France. Parmi ces valeureux colons, on comptait des expatriés de Normandie (Bélangier, Fournier, Lacasse, Roy), du Poitou (Audet et Lapointe, Bilodeau, Marceau), du Perche (Dion, Paré), des environs de La Rochelle (Arsenault, Beaudoin) et de Bretagne (Laliberté). Ces derniers ont donné une descendance toujours présente dans notre belle municipalité au cœur de Bellechasse.

(3) : Un arpent équivaut à 180 pieds français mesure de Paris, soit un peu moins de 192 pieds en mesure impériale ou une soixantaine de mètres; une lieue équivaut à 84 arpents, six lieues faisant presque 30 kilomètres de distance.

Voyage de la Société historique

par Jean-Pierre Lamonde

Le 6 septembre dernier, près de 60 personnes participaient au voyage annuel de la Société historique de Bellechasse (Shb). En 2013, le voyage était organisé autour de la thématique des moulins de l'île aux-Coudres. Cette année, ce fut un voyage dans l'histoire en allant sur la Côte-de-Beaupré visiter la Grande Ferme et à la petite ferme. Rappelons que Champlain fit bâtir en 1626 des bâtiments de ferme à Cap-Tourmente, lesquels furent dévastés par les frères Kirke deux ans plus tard. Le Séminaire de Québec assumera plus tard la reconstruction du site et organisera une exploitation agricole imposante au lieu dit maintenant la Grande Ferme. Le groupe de visiteurs de Bellechasse a été fort bien accueilli par les animateurs du lieu ouvert au public et qui connaîtra prochainement d'importants travaux de restauration. Un grand merci au vice-président de la SHB, Pierre Prévost, qui a assumé avec brio l'organisation de la journée.

Si vous souhaitez être averti en priorité pour le voyage de 2015, faites-moi savoir votre intention sur le formulaire d'abonnement 2015 joint, ou en écrivant à shb@shbellechasse.com.



Groupe de voyageurs de Bellechasse devant la petite ferme

Osez le questionnaire Côte-de-Beaupré

par Pierre Prévost

Nos participants de l'excursion organisée par la Société historique en septembre ont dû mettre leurs cerveaux à l'épreuve. Vingt questions à saveur «Côte-de-Beaupré», le niveau de difficulté de chaque question étant très variable et les indices généralement trouvés «in situ». Être très attentif aux explications des guides était un atout mais l'effort était récompensé à juste titre car les équipes en peloton de tête ne sont pas parties bredouilles (produits du terroir, livres, DVD, certificats cadeaux). Allez, essayez vous aussi!

Note : Chaque réponse juste vaut 2 points, une réponse partielle vaut 1 point. Le score à battre étant de 34/40, l'organisateur ne participait pas. Les réponses seront diffusées prochainement sur le site de la Société historique (<http://shbellechasse.com>).

Aide-mémoire historique

Suite à la recouvrance de Québec par Champlain en 1632, la colonisation débute véritablement en Nouvelle-France. Le 4 avril 1634, quatre navires quittent Dieppe pour Québec. Se trouvent à bord les familles de Robert Giffard, de Zacharie Cloutier, de Jean Guyon et de Pierre Paradis. Sont également du voyage François Baugy, Gaspar et Marin Boucher, Robert Drouin, Adrien Duchesne, Louis Gagné, Jean Juchereau, Zacharie Maheux, un dénommé Gagnon sans oublier Jean Bourdon qui arpentera les terres. Robert Giffard morcèle sa vaste seigneurie de Beauport et distribue des terres à ses censitaires. Il fallait s'attendre que quelques-uns de ces braves colons et hommes de métier lorgnent de l'autre côté du saut Montmorency, un territoire où

abondent les prairies naturelles à marée basse. C'est précisément à partir de la rivière Montmorency que commence la côte de Beaupré, une seigneurie unifiée sous le règne de monseigneur de Laval dont la frontière orientale était la rivière du Gouffre (Baie-Saint-Paul). La chute spectaculaire n'indique pas seulement une frontière seigneuriale, mais va séparer les troupes françaises et britanniques à la fin de l'été 1759 comme en témoigne la maison Vézina, située en haut de la falaise, où aurait séjourné le général James Wolfe. Comme les Vézina, près de 200 familles souches se sont installées sur la Côte-de-Beaupré qui comptait déjà 89 familles en 1666, plus que la population de Québec.

Disséminés le long du parcours-mère, des monuments et des plaques commémoratives informent sur les débuts du peuplement. Nous commençons par Boischatel, une entité détachée de L'Ange-Gardien, paroisse elle-même détachée de Château-Richer en 1664. Le monument Trudel mentionne la première messe célébrée en 1664 dans la maison de Jean Trudelle. Dans le voisinage se sont installés les Brisson, Carreau, Garneau, Garnier, Maheux, Lépine, Pagé et Têtu. Le long de la route des Pionniers, des plaques hommage rappellent aussi le passage de François Bélanger, de François Hébert dit le Comte, du huguenot Daniel Perron et de Nicolas Cantin. Mentionnons que L'Ange-Gardien reçoit sa première église en 1674, suivie d'une seconde en 1717 construite approximativement à l'emplacement de l'église actuelle. Le terrain voisin à l'est appartenait à Jacques Goulet, ancêtre des Goulet d'Amérique, qui s'occupait des premiers moulins à farine de la seigneurie de Beaupré. Plus à l'est se trouvait Robert de La Berge comme en témoigne la maison Laberge datant de la fin du 17^e siècle. Sur le parcours, d'autres plaques commémorent les ancêtres installés à L'Ange-Gardien tels Jean Mathieu et Pierre Tremblay. En s'approchant de la rivière du Petit-Pré, frontière entre L'Ange-Gardien et Château-Richer depuis 1664, une plaque sur socle mentionne Charles Lefrançois, propriétaire du domaine de Lotinville en 1691. L'emplacement est fièrement tenu par un moulin à farine remontant à 1695.

Sur le territoire de Château-Richer, d'autres familles ont fait souche : Aubert, Bélanger, Cloutier, Cauchon-Laverdière, Drouin, Guyon (Dion), Jolliet, Lemieux et Thibault. Certaines concessions sont commémorées par des plaques : Romain Trépanier a obtenu sa concession au fief de Lotinville en 1659, soit la même année que l'ancêtre

Louis Jobidon qui était tout près. De vénérables résidences de pierre rappellent les premiers colons à savoir la maison Gagnon, la maison Massé-Gravel, puis la maison Guyon, des constructions qui s'incrustent dans la route des Pionniers. On peut considérer à juste titre qu'Olivier le Tardif, interprète ayant épousé la petite-fille de Louis Hébert, est le fondateur de Château-Richer, première paroisse rurale organisée en Amérique française dont l'ouverture des registres remonte à 1661. L'église et le vieux cimetière de Château-Richer arborent plusieurs plaques et monuments dédiés aux pionniers : Marin Boucher, Jean Dionne dit Sansouci qui partira s'établir à Kamouraska, Nicolas Lebel, David Estourneau (Létourneau), Jean Plante, Toussaint Toupin dit Dussault. Vieille de plus de 250 ans, la maison Thibault rappelle l'ancêtre Guillaume Thibault, boulanger et tailleur d'habits. Tout comme la chapelle Gravel, construite en 1941 pour souligner le tricentenaire de l'arrivée au pays de Joseph Massé-Gravel. On trouve plus loin les terres des frères Mathurin, Jean et Pierre Gagnon qui se sont installés à Château-Richer en 1640. Puis celle de Jean Doyon, puis finalement Robert Drouin.

La rivière aux Chiens détermine la frontière avec Sainte-Anne-de-Beaupré qui a vu arriver ses premiers colons en 1637. De l'autre côté de la rivière, Étienne Racine est venu au pays vers 1635 puis s'est installé près de la rivière par la suite, la vénérable maison de pierre construite par ses descendants subsiste toujours. Suit la terre de Louis Houde, celui-ci l'ayant cédée à François Boutin en 1671. Plus à l'est, Robert Paré a obtenu sa concession en 1655 et ses descendants l'ont occupé jusqu'en 1929. Suit la terre des frères Noël et Pierre Simard dit Lombrette, pionniers de Baie-Saint-Paul. On retrouve ensuite la terre de Mathurin Meunier, puis les cinq arpents de Pierre Boivin, la terre de Georges Pelletier et celle de Claude Poulain.

Étienne de Lessard a obtenu une immense terre de dix arpents de front en 1651 sur laquelle se trouve le sanctuaire dédié à sainte Anne. On trouve aux abords de la chapelle commémorative des plaques et monuments dédiés aux familles fondatrices dont celle de Jean Barrette qui avait marié la veuve de Louis Guimont, ce dernier étant considéré comme étant le premier miraculé de Sainte-Anne. La chapelle en question correspond au transept de l'église de pierre construite à partir de 1676. Monseigneur Taschereau autorise la construction d'une grande église en 1871, puis arriveront

diverses communautés dont les Rédemptoristes, titulaires de l'endroit, également les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire, congrégation fondée par Élisabeth Turgeon, native de Beaumont. Au matin du 19 mars 1922, un feu d'origine électrique se déclare dans le haut de la sacristie et la majeure partie du complexe s'envole en fumée. On décide de reconstruire plus vaste sous la supervision d'un consortium d'architectes dont fait partie Louis-Napoléon Audet, fils d'un constructeur d'église natif de Saint-Gervais.

De l'autre côté du sanctuaire se sont installés, en 1651, Robert Giguère et Julien Mercier. Suivent grosso-modo les terres de Louis Gasnier, de Pierre Picard, de Julien Fortin, ce dernier ayant cédé sa terre à Robert Caron en 1654 dans le but de s'approcher des métairies du Séminaire. On trouve ensuite la terre de Claude Bouchard, engagé du Séminaire, puis la terre de Louis Gagné, celle de Jean Barette, de René de La Voye (Lavoie), d'André Leloutre dit Berthelot qui avait racheté la terre de Pierre Gasnier. Et on continue jusqu'à la rivière Sainte-Anne avec les Picard, Dumesnil, Veau, Gagnon, Lacroix et Moulineux.

En franchissant la rivière Sainte-Anne, nous entamons la dernière partie du périple, c'est-à-dire le territoire correspondant à Saint-Joachim, paroisse dont l'église est exceptionnelle à juste titre car quelques membres d'une célèbre dynastie de

constructeurs d'églises y ont déployé leur savoir faire à partir de 1784.

À l'été 1626, Champlain fait construire des bâtiments de ferme au cap Tourmente, incluant deux corps de logis. Le 9 juillet 1628, un peu avant l'aube, les Kirke débarquent au cap Tourmente avec une quinzaine de soldats et quelques Sauvages. Ils pillent et brûlent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. Jean Foucher, le gérant de la ferme est blessé et fait prisonnier tout comme trois de ses hommes, une femme et une petite fille. Les fouilles archéologiques de 1992 et d'août 2008 ont permis de retrouver les vestiges des bâtiments de 1626 sous un mètre de terre. Ces bâtiments étaient à colombage bousillé, soit une structure à poteaux espacés dont les vides étaient remplis d'argile, le tout recouvert d'un toit de chaume. Les archéologues mettent ainsi à jour de nombreux débris qui étaient protégés sous une épaisse couche de sol orangé résultant de l'incendie. Au retour des Kirke à l'été 1629, Champlain n'a eu d'autre choix que de capituler et céder la ville.

Le Séminaire de Québec reconstruit les bâtiments de ferme en 1664, une grande maison de pierre et ses dépendances, puis organise une exploitation agricole bien plus imposante située en amont, au lieu nommé de ce fait la «Grande Ferme». Une première église en pierre y est construite en 1684 pour remplacer la chapelle de bois de 1667. Elle



Les voyageurs avant le repas servi dans la maison de la Grande Ferme

sera agrandie en 1725 puis ravagée par les troupes anglaises à la fin d'août 1759. Huit habitants seront massacrés, scalpés et pendus suite à une escarmouche contre un détachement britannique.



L'équipe gagnante composée de nouvelles venues au sein de la Société historique : Manon Goulet et Nicole Desharnais.

Le questionnaire

- 1- Dans la foulée de la Compagnie des Cent-Associés, quel seigneur et chirurgien a été le grand promoteur de l'immigration de colons français qui se sont installés pour la plupart en aval de Québec?
- 2- Que retrouve-t-on (un peu plus d'une dizaine) construits à même le coteau de Beaupré?
- 3- Où se trouvent les vestiges du moulin à vent de Château-Richer qui datait du milieu des années 1600?
- 4- Que veut dire «Sault-à-la-Puce»?
- 5- On retrouve quelques vénérables maisons ancestrales sur le chemin du Roy, citons au passage les maisons Gagnon, Cloutier, Macé-Gravel et Guyon. De quelle province de France provenaient ces ancêtres?
- 6- 1922 était une année catastrophique pour les églises de l'archidiocèse de Québec. Quelle église du Bellechasse actuel a été détruite par le feu presque au même moment que la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré?
- 7- Expliquez l'origine du toponyme «Beaupré».
- 8- Par quelles activités de transformation la municipalité de Beaupré se distinguait de sa voisine Sainte-Anne-de-Beaupré.
- 9- Et ce détachement municipal, Beaupré, s'est fait au détriment d'anciennes paroisses ayant quel lien de parenté selon l'enseignement religieux?

10- Quel est l'instigateur et bienfaiteur du décor intérieur de l'église de Saint-Joachim?

11- Et quels artistes sculpteurs, prénoms et nom, ont exécuté le décor de cette église?

12- Quel influent mécène a été le principal promoteur du chemin de fer reliant Charlevoix?

13- Qui avait décidé d'implanter une ferme, la première de toutes, au Cap-Tourmente?

14- Nommez les prénoms des frères Kirke.

15- Sur le territoire de Saint-Joachim, quel est le plus vieil édifice construit avant la Conquête qui tient encore debout?

16- Outre la ferme Chevalier et la ferme du bout du Cap, il y avait une métairie située à l'est de la Petite-Ferme, comment appelait-on cette ferme?

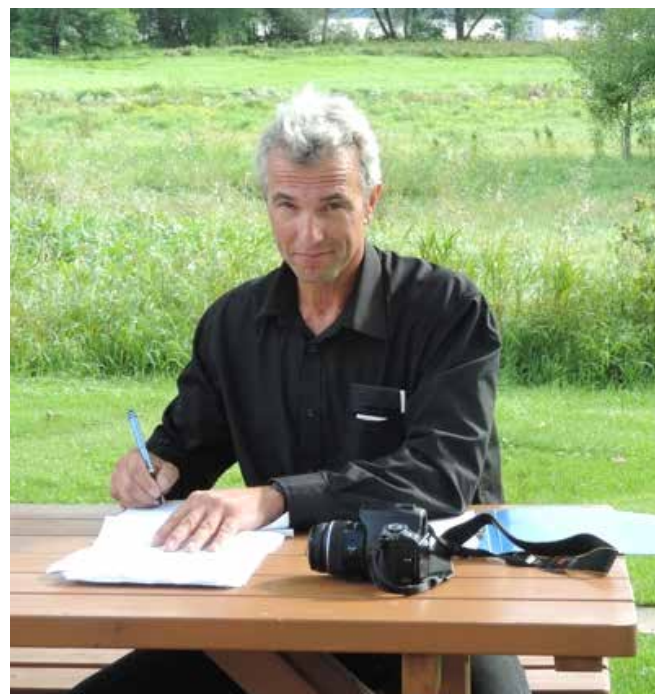
17- Comment nomme-t-on le lieu de retraite des Messieurs du Séminaire situé au lieu-dit le «Petit Cap»?

18- L'instigateur de la «Grande Ferme» et du Séminaire de Québec était issu de deux familles de la noblesse française, lesquelles?

19- Une légende persiste à la Grande-Ferme à propos d'un escalier, quelle est-elle?

20- Si on excepte les membres de la Société historique de Bellechasse, quel fidèle groupe vient visiter en très grand nombre le Cap-Tourmente année après année et en quoi consiste leur menu?

Bonne chance!



L'auteur pris en flagrant délit de correction du questionnaire par René Minot. Il tient à remercier particulièrement mesdames Cécile et Pauline Nadeau pour leur générosité.



Magasin Fradette à Saint-Raphaël

Le magasin général Albert Fradette, de 1927 à aujourd'hui Une affaire de famille et un objet de mémoire

par Nicolas Godbout

« Le souvenir est seulement un prince charmant de passage qui réveille un moment les Belles aux bois dormants de nos histoires sans paroles », écrit joliment Michel de Certeau à propos de la mémoire. Nos objets, eux, seraient plutôt comparables à des Cendrillons. Ils nous servent sans rien dire jusqu'à ce qu'un prince charmant révèle ce que nous avons pris pour habitude d'en ignorer.
Serge Tisseron

Depuis nombre d'années, le magasin général de la famille Fradette fait partie intégrante du paysage social de la communauté villageoise de Saint-Raphaël de Bellechasse. Trois générations de marchands d'une même famille se sont succédé à titre de propriétaire de l'établissement commercial depuis son ouverture en 1927. Avec le temps, le magasin familial a subi de nombreuses transformations : agrandissements sur le plan du bâti, mutations des droits de propriété et réorientations administratives par sa direction. Le magasin a aussi vu grandir dans son giron deux générations d'enfants qui sont

aujourd'hui soit décédés ou arrivés à l'âge adulte. La petite histoire de ce commerce est inscrite dans l'histoire sociale et économique de la région ainsi que dans les pages de la grande histoire de la famille québécoise du XX^e-XXI^e siècle.

Albert Fradette

Albert Fradette naît le 5 juin 1926 à Rivière-Bleue, une communauté villageoise du comté de Témiscouata dans la région du Bas-Saint-Laurent. Benjamin d'une famille de trois enfants, dont la sœur Yvonne est l'aînée et le frère Paul de cadet, Albert est le fils d'Ernest Fradette (1896-1975) et de Laetitia Gonthier (????-1931). Dans les années 1920, son père tenait un magasin général situé en plein cœur du village de Rivière-Bleue. Une période de récession marquée par une crise du bois d'œuvre dans la région force l'établissement familial à fermer ses portes au cours de l'hiver 1926. Ses parents prennent alors la décision de quitter la communauté de Rivière-Bleue pour aller s'établir à Saint-Raphaël dans le comté de Bellechasse. Au printemps, la famille

fera le voyage en train jusqu'à la station de Saint-Vallier, une paroisse voisine, avec le peu d'effets personnels qu'il leur reste après la vente de leur propriété. Elle s'installera alors temporairement chez l'une des sœurs d'Ernest, dans une maison du 1^{er} Rang, où la famille passera l'été 1927.

La boutique du nouveau magasin de la famille Fradette ouvre ses portes au mois de novembre, soit quelques semaines seulement avant la période des fêtes. Pour y parvenir, le père d'Albert dut emprunter 150 dollars à son beau-père Prudent Gonthier qui habitait le 2^e Rang. La boutique du magasin est située dans une section de la partie avant du rez-de-chaussée de la maison à deux étages, dont Ernest fait l'acquisition par un achat à Ernest Latulipe du 5^e Rang.

Les premières années sont particulièrement difficiles pour le petit commerce familial qui vient tout juste de s'implanter au sein de la communauté raphaëloise. Les gens de la place fréquentent peu le magasin et personne ne semble être prêt à offrir son aide à la famille nouvellement installée. C'est aussi une période trouble chez les Fradette : Laetitia, la mère d'Albert, est atteinte d'une maladie qui la conduira à son décès. Elle meurt le 7 juin 1931 laissant son mari veuf et ses trois jeunes enfants orphelins de mère. On demande alors à une cousine du côté paternel, Aurore Isabelle, de venir de Québec pour soutenir la famille à titre de gouvernante. Elle s'occupera des enfants durant l'année suivante avant de se marier et de laisser sa place auprès de la famille à sa jeune sœur Irène qui assumera ce rôle jusqu'en 1936. Durant l'été, le père d'Albert se marie en seconde noce, à Québec, avec Anna Picard (1886-1971), une vieille fille originaire de Saint-Charles.

Durant la période de son enfance, Albert fréquente l'école élémentaire du village dans l'ancien couvent, puis l'école Saint-Arthur réservée aux garçons de 5^e et 6^e années. En 1942, âgé de 16 ans, il quitte pour la première fois le nid familial pour le village de Saint-Grégoire-de-Montmorency dans la région de Beauport, près de Québec, où il travaillera comme ouvrier à la manufacture de coton. À l'époque, c'est son frère Paul qui devait rester auprès de leurs parents afin d'aider leur père avec le commerce familial. Comme Paul était aveugle, Albert rentre au bercail quatorze mois plus

tard. Dans les années qui suivirent, il va travailler aux côtés de son père dans le magasin, mais aussi, pour le compte du chantier maritime de Lauzon (Lévis) pendant deux longs mois d'hiver avant de distribuer le pain en camionnette pour Albert Bolduc, le boulanger. Il occupera ses différents emplois sur de très brèves périodes; toujours il reviendra travailler pour son père au magasin.

C'est au retour de leur voyage de noces, en juillet 1953, qu'Albert et sa nouvelle épouse Madeleine Dubreuil (1932-2007) s'installent dans la maison paternelle située à l'arrière et au-dessus du magasin. À 22 ans, Albert devient le nouveau propriétaire du commerce familial. Avec Madeleine, il aura quatorze enfants, dont deux mort-nés. Des douze enfants qui vécurent, deux sont aujourd'hui décédés : Germain et Benoît. Tous les autres sont encore en vie : Édith, André, Clément, Clémence, Lucie, Louis, Michel, François, Nathalie et Patricia.

En succédant à son père, Albert devient alors le pilier financier de la famille. Son père avait acheté durant l'été une propriété voisine du magasin pour y installer le ménage de son fils Paul et le sien. Avec la succession de la propriété et du magasin, Albert s'était engagé à verser une rente à son père en vue d'assurer la tranquillité de sa retraite jusqu'au moment que ce dernier recevrait sa pension de vieillesse du Gouvernement fédéral.

Après 55 années passées à la barre du navire, soit quelques mois seulement après le décès de son épouse Madeleine en 2007, Albert lègue le commerce à l'aîné de ses fils André. Depuis, il vit paisiblement retiré au-dessus du magasin tâchant à l'occasion d'apporter son aide à ses enfants qui travaillent toujours au sein de l'entreprise familiale.

André Fradette

André Fradette naît le 21 mars 1957 dans la maison familiale, au-dessus du magasin. Il est le troisième des quatorze enfants de la famille d'Albert Fradette et de Madeleine Dubreuil. Son frère Germain succombe aux suites d'une crise d'épilepsie à l'âge de quinze ans; à ce moment, André devient l'aîné des garçons de la famille. La majeure partie de son existence, il la partagera entre le commerce, la résidence familiale et, après son mariage, le foyer qu'il a lui-même fondé avec sa compagne de l'époque, la mère de ses deux enfants David et Marie-Ève.

Depuis son enfance, comme tous ses frères et sœurs, André a toujours participé aux corvées familiales. À une certaine époque, par exemple, les garçons de la famille devaient prêter main-forte à leur père pour réaliser les travaux rattachés à l'élevage de volailles. À raison de deux fois par année, ils se levaient durant la nuit pour attraper les poulets afin de les mettre dans des cages. Ces menus travaux lui ont certainement permis de développer très jeune le sens du travail et des responsabilités.

Il ne commence à travailler à temps plein au magasin qu'à l'âge de seize ans, moment, où il quitte les bancs de l'école. À cause de ses fréquentes et fortes crises d'épilepsie, son frère Germain avait été forcé d'abandonner l'école quelques années auparavant. C'est à la suite du décès de ce dernier, qu'André devient un véritable employé du commerce familial, d'abord comme commis, puis à titre de magasinier pour les articles de quincaillerie.

Bien qu'il soit responsable de la gestion du département de quincaillerie du magasin depuis plus d'une vingtaine d'années, André succédera à son père comme propriétaire du commerce familial que tout récemment, soit en 2008. Depuis, il assure la gestion et la direction du magasin général Albert Fradette & fils inc. en compagnie de sa nouvelle conjointe Sylvie et de ses sœurs Clémence, Édith et Lucie.

Yvonne Fradette

Yvonne Fradette naît au mois de novembre 1922 à Rivière-Bleue. Yvonne arrive avec sa famille à Saint-Raphaël à l'âge de quatre ans. Le décès de sa mère, à l'été 1931, marquera profondément son enfance. N'acceptant pas la présence d'Anna Picard, la seconde épouse de son père, avec qui elle entretient des rapports houleux, elle est placée, en 1937, à l'île d'Orléans pour y travailler comme bonne auprès du docteur Gaulin. Elle n'y demeure que quelques mois seulement avant de quitter son service. De 1937 à 1941, Yvonne habitera chez son grand-père Désiré Fradette qui réside alors à Lister avec sa troisième épouse, puis chez une cousine à Plessisville.

En 1942, elle va aller vivre à Saint-Grégoire-de-Montmorency, où elle sera ouvrière à la manufacture de coton. Par la suite, elle travaillera comme ménagère à l'hôpital de l'Enfant-Jésus

à Québec. C'est à Saint-Grégoire qu'elle fait la rencontre d'Alphonse Boutet avec qui elle se mariera à l'été 1948 à l'église de Saint-Raphaël. Avec son mari, Yvonne aura trois enfants qu'elle élèvera dans leur maison située dans le village de Saint-Grégoire. Malgré la distance qui les sépare, toujours elle entretiendra avec son père et ses frères un rapport de proximité, visitant la parenté à quelques reprises chaque année.

Au début des années 1970, Yvonne prendra sous sa tutelle son père et sa femme qui viendront vivre chez elle à Montmorency les dernières années de leur vie. C'est aussi à cette époque que son père lui lègue ses albums de photographies de la famille. Elle les enrichira au fil des années de ses propres photographies, car la photographie était un passe-temps qu'ils partageaient tous les deux, son père et elle.

Aujourd'hui, Yvonne est veuve. Elle a aussi perdu son fils. Elle habite une résidence pour les aînés à Beauport (Québec), où lui rendent occasionnellement visite ses deux filles et ses petits-enfants. Yvonne conserve toujours précieusement ses photographies ainsi que ses souvenirs de famille.

Le corpus des sources qui a été constitué présente divers éléments pouvant être rattachés à différents types de source documentaire : manuscrite, cartographique, orale, imprimée, iconographique et vidéo. La diversité des composantes du corpus permettra certainement d'offrir une riche perspective analytique en proposant un éclairage multivarié de l'objet d'étude. La complémentarité des sources documentaires doit être imputable à la méthode d'enquête orale privilégiée dans le cadre de cette étude ethnologique, notamment dans l'utilisation : d'un journal de terrain, d'un plan d'observation du magasin, d'entretiens enregistrés sur supports audionumérique et vidéo, d'un guide d'écoute des entretiens et d'une collection de photographies numérisées. Par un croisement des données, j'ai été en mesure d'établir des données statistiques sur l'importance et la mise en valeur des marchandises à différentes époques de l'histoire du magasin général de la famille Fradette. L'enquête orale est une méthode qualitative inductive qui propose d'investir le terrain de ses recherches. L'objet d'étude y est donc observé par le chercheur

dans son contexte social particulier et en temps réel. Décrire des faits observables, produire et analyser des données ethnographiques, mais surtout, apprendre auprès des gens du milieu investi, voilà les actions qui, à mon sens, définissent le mieux l'enquête ethnologique de terrain.

Le magasin général

Comme je me suis intéressé aux multiples facettes que revêt le magasin général de la famille Fradette, considéré à la fois comme un objet organique et comme un petit patrimoine, mon analyse prend donc en compte autant la dimension matérielle de l'objet observé que son caractère immatériel. C'est la raison pour laquelle mon modèle d'analyse présente cinq des six parties du guide d'écoute des entretiens que j'ai produit : l'architecture de la bâtisse, l'organisation sociale du travail, la mise en valeur des marchandises, la clientèle et l'objet de mémoire. Si les deux premières parties abordent un ensemble de données qui s'inscrivent davantage dans l'ordre de la description, la dernière partie porte sur des données relevant beaucoup plus de l'ordre des idées ; on passe donc du matériel vers l'immatériel, du tangible vers l'intangible, du simple objet vers l'objet d'attachement affectif, de la marque au symbole, du corps à l'esprit.

Le magasin : un espace physique circonscrit et en continuelle transformation

Lorsqu'on se propose d'étudier un objet matériel dans une perspective ethnologique, il est indispensable de le délimiter dans sa propre matérialité, dans son environnement à la fois situé et circonstancié, car l'objet matériel est un corps physique qui occupe un espace bien délimité, un lieu. Aussi, il prend place dans un milieu qui en influence le caractère, le mouvement et la représentation. Autant de constituantes qui en forment les dimensions matérielle et psychoaffective.

À de son ouverture, le magasin général de la famille Fradette occupe environ les deux tiers du rez-de-chaussée de la maison qui compte deux étages. Outre la boutique, la bâtisse dénombre au rez-de-chaussée : une cuisine, une chambre à coucher, un salon et une petite chambre noire sous l'escalier, puis à l'étage : trois chambres à coucher et un appartement réservé à la prise de portraits photographiques. Le sous-sol

(une cave) et le grenier de la maison servaient de lieux d'entreposage de marchandises périssables, comme les pommes, les patates, les tomates, les navets, etc. À cette époque, le magasin compte pour 17 % de l'espace de la maison. Cet espace commercial présente l'aspect d'un long comptoir-caisse, de présentoirs sous forme de casiers ou tiroirs, de boccas et d'étagères mobiles ou fixées aux murs. Les marchandises y sont disposées à vue pour les clients qui entrent par la porte vitrée du magasin, dont l'accès sur la façade avant de la maison donne directement dans la rue Principale.

En 1932, Ernest achète d'Adjutor Raby une parcelle de terrain à l'arrière de la propriété et fait construire un poulailler dans l'arrière-cour, soit à plus d'une centaine de mètres de la maison. Il y fera l'élevage de poules pondeuses, une activité économique qui permettra enfin au commerce familial de sortir de la période trouble qui marqua ses premières années.

En 1948, Ernest fait déplacer la maison vers l'ouest, en bordure de la ligne de terrain avec la propriété voisine, afin de libérer l'accès au poulailler et au nouveau hangar à grains qu'il fait construire derrière la maison. « La maison était au milieu du terrain. On n'avait pas de chemin. Quand les poches [de moulée] arrivaient, on charriait ça sur l'épaule ou avec la brouette. [...] On a tassé la maison sur le long de la clôture chez monsieur Paré pour se faire un chemin », mentionne Albert. Cette même année, le poulailler se voit agrandi de plus du double de sa superficie. On en profite aussi pour construire un nouveau solage en pierre des champs à la maison. L'espace d'entreposage s'en trouve de même agrandi, car on construit une rallonge à la maison vers la cour arrière. « Dans ce temps-là, c'était 27 par 24 [pieds] qui était en magasin. Il y avait la rallonge qu'il avait faite à l'arrière pour la cuisine et un salon. Les chambres étaient au deuxième », indique Albert. Si la superficie du magasin se trouve agrandie avec cette rallonge de la maison — l'ancien salon familial situé derrière la boutique devient un salon de barbier —, pour sa part, le nouveau hangar à grains devient la première véritable annexe au magasin pour l'entreposage des marchandises, principalement de la moulée et des œufs destinés au transport. Vers le début des années 1950, le magasin se voit maintenant affublé

d'une station d'essence libre-service. C'est la compagnie Champlain qui ravitaille le commerce. Depuis quelques années déjà, Ernest a abandonné le service de prise de photographies pour les permis de conduire, les naissances, les mariages, les décès et tout autre événement festif qui rythme le passage à travers les âges de la vie, du berceau à la tombe.

En 1953, le magasin général de la famille Fradette, dont Albert devient l'héritier, compte une section « épicerie » et une section « Quincaillerie » disposée sur une surface de 7,2 par 8,1 mètres, ce qui correspond à 22,3 % de la superficie totale des bâtiments qui sont rattachés à la propriété. Dans la succession, on retrouve la maison (le magasin et la résidence) et le hangar à grains ainsi que l'ensemble du terrain que couvre la propriété, à l'exception du poulailler et de la basse-cour qui sont légués à Paul. « C'était Paul, les premières années que j'eus le commerce, qui faisait l'élevage [de poulets]. J'ai racheté bien des années après [le vieux poulailler]. Le hangar à grains, c'était déjà à moi », spécifie Albert. Graduellement, au fil des ans, la boutique du magasin prend le pas sur l'espace de résidence qui se trouve au rez-de-chaussée pour en venir à occuper l'ensemble de la surface du plancher.

On a agrandi. Pas des gros agrandissements en premier. La partie qui était la cuisine, à un moment donné, on l'a montée. On a pris cette partie-là pour le magasin. [...] Le jardin, dans le temps de mon père, c'est avant que le hangar à grains soit bâti. Le jardin était là. Il y avait le hangar, puis un espace [libre] et une cabane, à peu près 15 par 15 [pieds], pour partir les poulets, après ça, le vieux poulailler un peu plus loin. J'ai jardiné, plus tard, dans le champ là-bas [il indique l'actuelle arrière-cour, tout au fond de la propriété, derrière les entrepôts], après, quand on ne faisait plus d'élevage. (Albert)

En 1958, Albert fait construire un nouveau poulailler qui est rattaché à la façade arrière du hangar à grains. Quelques années plus tard, soit en 1964, les deuxième et troisième étages de ce bâtiment sont convertis en lieux d'entreposage en vue de mieux desservir les besoins grandissants du magasin en espace de stockage des marchandises. On rattache alors l'ancien hangar à grains à la maison par une rallonge entre les deux bâtiments.

Cette partie de la bâtisse devient une extension du magasin, où prend place son département de quincaillerie. Le magasin compte maintenant pour 12,5 % de la superficie totale des bâtiments, tandis que les entrepôts en occupent 44,3 %, les lieux de réserve (la cave et le grenier de la maison) 11,8 %, l'espace de résidence 6,5 % et 24,9 % pour l'élevage avicole. Tous les bâtiments de la propriété sont maintenant rattachés les uns aux autres pour me former qu'un seul et grand complexe architectural.

Le troisième agrandissement, ça a été le hangar à grains que j'ai mis en magasin. C'était surtout de la quincaillerie. Le linge, ça a été plus tard un petit peu. [...] Après que j'eus construit la rallonge partant du hangar à grains aller au poulailler, le deuxième étage servait d'élevage aussi. [...] J'en ai fait quelques années, mais, à un moment donné, il a fallu que j'abandonne. Je ne fournissais plus. On avait des quotas. J'ai vendu mon quota à une personne de Saint-Paul. (Albert)

La quatrième phase d'agrandissement réalisée par Albert fut celle de joindre, en 1969, sa propre maison à celle de la propriété voisine, achetée à Alfred Paré en 1967. « Il ne voulait pas la vendre à un autre que moi. Il ne me l'a pas vendue cher : 3000 piastres avec l'emplacement », précise Albert. À cette époque, on fait agrandir vers l'avant l'ancienne résidence d'Alfred Paré afin que l'ensemble de la construction qui joint les deux maisons forme un carré de maison parfait. Du coup, s'en trouvent agrandis à la fois la boutique du magasin et la résidence au deuxième étage. On prend soin d'unifier les deux solages par de nouveaux murets de pierre. Aussi, aménage-t-on un troisième étage habitable dans une section de l'attique qui correspond à l'espace du grenier de l'ancienne maison d'Alfred Paré.

Après qu'on ait fait ça en bas [rallonger la façade de l'ancienne maison d'Alfred Paré à égalité avec sa propre maison], on a refait une finition ici [le second étage de la résidence qui correspond aujourd'hui au premier palier de la résidence familiale] pour aller rejoindre la maison de monsieur Paré. On a divisé ça autrement. Là [la partie ouest des deuxième et troisième étages à l'avant de la maison correspondant à l'ancienne maison d'Alfred Paré], on a quatre chambres,

un passage [un corridor] et une petite chambre de débarras. Plus tard, j'ai fait une rallonge à l'avant, au deuxième étage. Premièrement, j'avais fait une rallonge, en bas, pour faire mettre la façade égale. [...] La famille grossissait! (Albert)

Fernand Latulipe qui est marié à la sœur de Madeleine, l'épouse d'Albert, a été responsable de construire cet agrandissement d'un troisième étage à la maison. Par ailleurs, on agrandit aussi le premier palier de la résidence familiale vers l'arrière par une rallonge au-dessus de la quincaillerie. Le besoin d'espace d'habitation imputable à la croissance de la famille dicte ces derniers agrandissements aux étages.

Entre 1973 et 1978, on construit sur un muret et un plancher de béton un nouveau bâtiment adossé à la façade sud de la maison, à la façade ouest de la quincaillerie et à la façade nord de l'extension du vieux poulailler. Cette nouvelle structure est édifiée en encorbellement sur la charpente des trois autres bâtiments. Ce grand espace ouvert tiendra lieu d'arrière-boutique au magasin. On y retrouve notamment les départements des : cadeaux, vêtements, tissus, accessoires de cuisine, papeterie de même qu'une section de la quincaillerie (plomberie, chauffage, tapis extérieurs).

En 1989, Albert fait construire la dernière dépendance à ce jour de la superstructure de l'établissement commercial : le hangar. Aujourd'hui, on y remise principalement les matériaux de construction, le tuyautage et le filage, les sacs de sable, de ciment et de gros sel de même que le surplus de pelles et de râpeaux selon la saison ; toutes ces marchandises froides qui s'achètent en grosses quantités. Certaines marchandises qui y sont entreposées arrivent sur des palettes et sont transportées par un chariot élévateur.

À la fin des années 1990, on aménage l'intérieur du premier étage de l'entrepôt (l'ancien poulailler construit par Albert en 1958) en vue d'offrir plus d'espace au département de la quincaillerie. C'est aujourd'hui sous cette apparence que se présente l'infrastructure du magasin général Albert Fradette & fils inc. qui se compose de cet ensemble hétéroclite de bâtiments, d'annexes et de dépendances. L'architecture du corps de la bâtisse révèle donc à l'observateur différentes pages de son

histoire et de son développement organisationnel.

Le commerce : une organisation sociale du travail

Si les fondations, les charpentes et les murs forment le squelette du magasin, perçu ici comme un objet organique à l'image du corps humain, que les revêtements intérieurs et extérieurs, les plafonds, les planchers et les cloisons incarnent l'habillage de cet objet matériel, comme la peau qui enveloppe les os, les muscles et les organes internes, alors l'organisation du travail au sein du commerce familial correspondrait davantage aux systèmes musculaire, sanguin, cardiorespiratoire, digestif, bref au système organique interne qui parcourt les moindres parcelles de notre organisme pour le régénérer et lui permettre de fonctionner. Au fil des années, l'entreprise familiale s'est développée, grandissant autant en taille qu'en âge. Ainsi, il s'y est développé toute une structure administrative et organisationnelle du travail en réponse aux impératifs du moment et aux circonstances qu'impose le contexte spécifique de chaque époque traversée avec le temps. Comme l'enfant de jadis qui est devenu aujourd'hui un homme, le petit magasin de la famille Fradette a effectivement grandi depuis 1927.

Si dans les toutes premières années, la gestion de la boutique du magasin est l'affaire d'Ernest Fradette, son fondateur et propriétaire, rapidement, avec les années qui ont vu grandir ses enfants, s'est installée une organisation familiale du travail au sein de la petite entreprise. Au début des années 1930, alors qu'Yvonne partageait son temps entre l'école, les devoirs, les jeux dans le jardin de l'arrière-cour, la boutique du magasin et les corvées domestiques qui lui étaient imparties — par exemple, de froter les dix paires de chaussures appartenant aux membres de la maisonnée le samedi venu —, les garçons, pour leur part, devaient prêter main-forte à leur père au magasin avec le déchargement des marchandises et l'entretien journalier du poulailler. « On aidait, nous autres, quand on allait vider des poches de moulée dans les grosses mangeoires. Avec le temps, on en est venu à acheter de meilleures moulées qu'on faisait venir de Québec par camion. [...] On allait cercler au jardin et soigner les volailles », note Albert. Leur père étant resté infirme à la suite d'un malencontreux accident survenu durant sa petite enfance n'a pu pratiquer au cours de sa vie les longs

et durs travaux physiques. Ce sont les garçons qui accomplissent la plupart des travaux qui requièrent force et endurance. Comme les premières années sont particulièrement difficiles pour le commerce et qu'Yvonne dut quitter relativement tôt le cercle familiale en raison des tensions dans ses rapports avec sa belle-mère, les garçons sont demeurés nombre d'années durant la principale force de travail disponible dans la tenue du magasin.

On a eu des employés à l'occasion. Rémi [Dubreuil, le frère de Madeleine] a commencé à travailler pas longtemps après que j'eus le commerce. Il y a tout le temps travaillé. Il est parti un an à Montréal, puis il est revenu. [...] Il y a Robert Raby, le frère d'Adjutor, qui a travaillé ici. Étienne Lamontagne... Il y en a plusieurs, à la longue, qui sont venus travailler. Dans les débuts, ça a été nous autres [Paul et lui]. (Albert)

Durant sa jeunesse, Albert a travaillé, entre autres choses, à la livraison de marchandises, un service local qu'a assuré le commerce familial sur une très courte période de son histoire. À l'époque, c'est surtout Ernest qui s'occupait de la boutique du magasin et de faire la commande des marchandises. « C'est mon père qui était au comptoir. Ma mère, sa deuxième femme, ne venait pas tellement au magasin. C'est surtout lui qui s'occupait de ça. Elle s'occupait de faire la popote », indique Albert. À l'été 1953, le commerce familial passe aux mains d'Albert qui succède à son père. Bien qu'Ernest se soit officiellement retiré des affaires et de la gestion de la petite entreprise qu'il lègue à son fils, son aide sera, dans les années qui suivirent la passation, des plus précieuses pour le nouveau propriétaire du magasin général.

Quand je suis revenu de mon voyage de nocces, j'ai pris la place. Mon père était déménagé durant la semaine. [...] Mon père m'a aidé quelque temps. Je lui donnai une rente. C'était soixante piastres par mois dans ce temps-là. [...] À un moment donné, quand il en est devenu incapable, il a abandonné. [...] Il m'a montré bien des choses que je ne savais pas. Des chèques, jamais je n'avais fait ça. [...] Suivre mes comptes, mais factures ; payer ça à temps. (Albert)

Au cours des années, la plupart des enfants d'Albert et de Madeleine ont quitté le foyer familial pour

s'établir dans d'autres sphères d'activité sociale et professionnelle. Seuls travaillent encore aujourd'hui au magasin Édith, André, Clémence et Lucie. Mais, durant la période, où ils furent présents à la maison, tous les enfants offraient leur aide à Albert et Madeleine dans la gestion du magasin. « On a eu de l'aide. Quand j'ai fait la rallonge, l'autre bord d'ici, la grande rallonge [l'arrière-boutique], ils m'ont aidé, les enfants », souligne Albert. Comme Albert avant eux, ses enfants ont grandi au-dessus du magasin. Ils ont donc participé, leur vie durant, aux multiples activités sociales et professionnelles qui s'y sont déroulées avec le passage des années, prenant chacun une place au sein de l'entreprise familiale. Comme aimait le rappeler Albert lors de nos entretiens : « Ils ont pris de l'expérience ! »

Rémi a tout le temps travaillé là. Je pense que ça fait 55 ans qu'il travaille là. Au début, il était capable de nous dire quoi faire. Ma mère, souvent, elle s'occupait de faire le lavage et les repas en haut. Puis, elle descendait travailler au magasin. On était dix, ça fait qu'elle avait tout le temps des couches à laver et beaucoup de linge. Donc, elle faisait le plus d'heures qu'elle le pouvait en bas. Mais, elle avait de l'ouvrage à faire en haut. [...] Elle travaillait pas mal à la caisse. (André)

Avec le temps, d'autres employés sont venus se joindre à la famille dans la gestion et l'organisation du travail du commerce afin de pourvoir aux postes vacants et au gré des besoins toujours grandissants de l'entreprise en personnel de travail.

J'avais Rémi qui travaillait pour moi et Denis, son frère (lui, un petit peu, pas beaucoup). Après ça, on en a eu d'autres : Étienne La montagne, Robert Raby, Antoine Raby et aussi un parent du côté de ma femme, un petit gars de Québec qui est venu travailler. [...] Je n'en employais pas tout le temps, mais il y a eu des périodes, où on avait besoin. [...] Ils venaient et ils apprenaient. Ils apprenaient sur place. (Albert)

Certaines personnes toutefois font partie intégrante de l'image du magasin pour y avoir travaillé de nombreuses années auprès de la famille Fradette. Mentionnons notamment Rémi Dubreuil et son épouse Lise Fradette qui ont vu grandir le magasin au même titre que les enfants de la famille d'Albert

et de Madeleine. De même, d'autres personnes sont venues se joindre à ce grand portrait de famille à différentes époques.

Madame Dorval a travaillé longtemps. Claudette, la femme à Robert Guillemette. Elle a travaillé plusieurs années. Madame Roy, la mère de Jacinthe Roy. Elle aussi a travaillé plusieurs années au magasin. [...] Dans le temps, madame Dorval s'occupait de l'épicerie, madame Roy aussi, puis un peu dans les cadeaux. Dans la grande partie [l'arrière-boutique], dans les tissus, c'est ma tante Lise. Il y a la femme à Jean-Paul Bernatchez qui vient une fois de temps en temps, Marie[— Blanche Fradette, l'une des sœurs de Lise]. Lise, elle, ça fait plusieurs années qu'elle travaille au magasin. Ça doit faire une trentaine d'années. Elle n'a pas toujours travaillé des chiffres à temps plein, mais elle a toujours travaillé au magasin, sauf la période où ils ont eu un accident; elle a peut-être été deux ou trois ans sans travailler. Elle a recommencé à travailler graduellement. (André)

Durant toutes ces années, les gens qui ont travaillé au magasin sur des périodes plus ou moins longues, selon le cas, n'avaient, pour la plupart du temps, aucune formation professionnelle ou expérience de travail particulière à titre de commis-vendeur, caissier, magasinier ou comptable. Malgré tout, il semble s'être développé au fil du temps, avec l'essor économique du magasin, surtout depuis la fin des années 1960, une certaine spécialisation départementale sur l'achat et la vente des produits. Ainsi, parmi les enfants d'Albert et les autres employés du magasin, il semble qu'il se soit formé certains domaines de prédilection dans la gestion des tâches et la distribution des responsabilités administratives.

Dans mon cas, je travaille seulement dans la quincaillerie avec Nancy [une employée du magasin]. [...] C'est comme ça depuis plusieurs années [l'organisation départementale du travail au sein du commerce]. Avant que je sois propriétaire, c'était de même. [...] De l'autre côté, il y a les tissus, les cadeaux et tout ça. Elles [Clémence, Lise et Édith], c'est leur département. Elles s'occupent de faire leurs achats. C'est Clémence qui en principe fait tous les achats. Quand un représentant passe, s'il leur manque du stock, elles ne viennent pas nous le dire, à moins que ce soit des items que l'on peut

avoir de BMR. Sinon, elles le prennent en note, puis, nous autres, on le commande. [...] Dans l'épicerie, à l'avant, c'est Sylvie [la conjointe d'André] qui fait les commandes. Elle envoie sa commande le vendredi, puis ils viennent livrer le lundi. (André)

Tacitement, on essaie encore aujourd'hui, semble-t-il, de garder le magasin dans sa spécificité familiale, en privilégiant notamment les membres et les proches de la famille dans la gestion et la tenue du commerce. Comme il n'y a pas de véritables spécialisations professionnelles exigées quant aux postes qui sont offerts aux employés, on cherche habituellement à en engager, au besoin, des individus selon leurs aptitudes professionnelles, leur façon d'agir et leur personnalité. « Il y a Nancy, Paule et Stéphane, pour dire, qui sont de purs étrangers [aucun d'eux n'a de liens de parenté avec la famille Fradette] », indique André. De même, on tend généralement à embaucher des gens de la région, ce qui permet de resserrer les liens d'appartenance à la communauté régionale.

Les marchandises : de l'inventaire à la mise en valeur

Dans la conception allégorique de l'objet matériel perçu comme un corps organique, les marchandises représentent cette matière qu'on incorpore pour nourrir l'organisme biologique : les aliments. Les articles et les produits que l'on achète en gros pour les revendre ensuite à l'unité sont autant de nutriments essentiels à la vitalité de l'objet-magasin. Les marchandises entrent par la porte des entrepôts pour en ressortir par celle de la boutique du magasin. Tout un parcours s'effectue alors, où l'objet est d'abord inventorié, puis entreposé ou disposé dans les différentes sections départementales du magasin pour être présenté à la clientèle. Même la mise en valeur n'est pas chose laissée au hasard, tout est méticuleusement calculé, jusqu'à la disposition des produits et des articles dans les différents présentoirs. Si certaines marchandises se retrouvent au rayonnage de l'oubli dans la réserve, d'autres voient leur circulation ininterrompue de la grande porte du hangar à celle qui est fréquentée par l'achalandage de la clientèle du magasin, ce qui génère profits et capitaux à l'entreprise.

Albert rapportait, lors de notre premier entretien, qu'il garde aujourd'hui un souvenir marqué d'avoir



Comptoirs du magasin Ernest Fradette

accompagné son père, à quelques occasions, durant sa prime jeunesse, à la station de Saint-Vallier pour y prendre le courrier et certaines marchandises qui arrivaient en ballots par train. « Il a été un temps qu'on allait, des fois, chercher du stock à la station de Saint-Vallier. Après ça, ça a été par camion. Par ici, le transporteur, c'était Israël Gagnon. On faisait faire notre transport par lui », explique Albert. À l'époque, semble-t-il, on réglait généralement les affaires par chèques bancaires. Les marchands payaient donc le grossiste et le transporteur pour la livraison des cargaisons de marchandises. Ainsi, on pouvait importer par train et par bateau des marchandises d'autres régions ou d'autres provinces canadiennes, voir d'autres pays, comme les États-Unis, la France ou l'Angleterre. Tout un système de communication et de circulation des marchandises était déjà bien établi à l'échelle nationale. Ce sont les camions qui garantissaient dans la plupart des cas les livraisons au cœur des régions et des campagnes.

Dans les années 1940, le magasin général de la famille Fradette se procurait de l'épicerie auprès d'un monsieur Coulombe de Montmagny qui tenait commerce rue Saint-Jean-Baptiste. La ville de Montmagny n'était en ce temps qu'un petit aggloméra citadin implanté dans un milieu encore profondément agricole. « Dans ce temps-là, il n'y avait pas de bannières. Lui, c'était un

grossiste. Il vendait [des produits d'épicerie] aux marchands détaillants », indique Albert. Ainsi, à l'époque, où Ernest est propriétaire du commerce familial, on vend à la clientèle surtout des produits d'alimentation. Ces marchandises étaient la plupart du temps vendues au détail. On devait alors peser les quantités de produits en vrac ou vendre les emballages à l'unité. Par ailleurs, les produits communs que l'on retrouvait sur les tablettes du commerce étaient : du sucre blanc, de la farine, du fromage, des céréales, du tabac et des cigarettes, de la liqueur (des boissons gazeuses), des confiseries et autres cannages (soupe, fèves, salaisons, confitures, relish, ketchup, marinades, etc.).

C'était [l'épicerie] la principale affaire dans ce temps-là (il [le magasin] n'était pas gros!) : du sucre, de la farine... Il y avait des produits en canne aussi. [...] On avait une balance avec des poids. Elle pesait jusqu'à 250 livres. [...] C'était une plate-forme longue de même [environ 60 centimètres] avec un plateau et un bras, où étaient les poids. (Albert)

À partir de 1932, avec la construction du vieux poulailler et l'élevage de poulets qui s'y effectue, la famille entretient de plus en plus de relations commerciales avec d'autres commerçants de la région qui passaient chercher les œufs stockés dans une partie du poulailler pour les apporter dans un poste de mirage situé dans la paroisse de

La Durantaye, chez Adrien Breton. Cette petite industrie de production et d'élevage avicole rapporte beaucoup de bénéfices à l'entreprise familiale, ce qui leur a procuré un certain crédit et un plus grand pouvoir d'achat.

Il [Adrien Breton] ramassait des œufs. Il avait son poste de mirage. Lui, il revendait ça. On avait un dépôt ici pour les œufs. À un moment donné, le monde s'est mis à en garder, de la volaille, un peu partout. Puis, ils amenaient leurs caisses d'œufs ici. Les Breton venaient chercher ça. Le surplus d'œufs, ils [les gens du voisinage] apportaient ça ici. (Albert)

On vendait comme à Albert Vallières de Saint-Vallier qui commerçait. Il venait chercher les poules, puis il les amenait à l'abattoir. [...] On en avait trop pour nous autres ; il fallait revendre. [...] On allait chercher notre grain, notre moulée, chez un monsieur Blouin qui restait derrière la boucherie. [...] Le monde nous voyait aller chercher des poches avec la brouette. Ils ont dit : « Ils vont faire faillite ! » Le monde était accoutumé de soigner leurs poulets : ils avaient juste quelques poulets. Ils soignaient ça avec des déchets de table. [...] On faisait de l'élevage pour vendre des poulettes pour la ponte. On vendait ça l'automne à ceux qui voulaient acheter des poulettes. On a fait du gros coq, du capon (rooster), puis du petit coq (broiler). Le petit broiler, on faisait ça dans le poulailler ; pour le gros coq, il [Ernest] avait racheté du terrain : un arpent et demi par un arpent. Ils [les petits coqs] avaient un abri l'été. Ce n'était pas isolé. Il y avait de la broche à l'avant et un toit pour qu'ils soient à l'abri la nuit et quand il mouillait. (Albert)

En 1948, Ernest fait construire le hangar à grains pour y entreposer la moulée qu'il fait venir par camion. On vendait aussi une certaine quantité de cette moulée de qualité supérieure aux autres producteurs de la paroisse qui étaient clients du magasin. « Mon père avait fait construire un hangar pour le grain. On vendait de la moulée et du grain. [...] On était fourni par Octave Labrecque de Saint-Gervais », rapporte Albert.

Déjà à l'époque d'Ernest, on commençait à se procurer des articles pour le magasin par l'entremise de vendeurs itinérants. Ces représentants de commerce voyageaient de magasin en magasin

afin de proposer leur marchandise aux marchands-détaillants locaux. Ces articles de marque et le contexte socioéconomique de l'époque annoncent déjà l'avènement des bannières d'entreprises commerciales qui changeront la face des marchés locaux et de l'économie régionale à partir de la fin de la décennie 1960. Les marchandises vendues en magasin commenceront alors à se diversifier de façon notable.

Il est venu un temps, où il venait des voyageurs pour nous vendre [leur marchandise]. À un moment donné, j'ai acheté une voiture. Je me suis mis à aller à Québec chercher du stock. [...] On allait à différentes places. [...] Quand on va sur place, des fois, elles [les entreprises] nous offrent des spéciaux. [...] Petit à petit, on grossissait. On prenait de nouvelles lignes [commerciales]. [...] On avait acheté de la vaisselle. [...] Comme l'épicerie, à c't'heure, c'est Duvalle de Saint-Jean-Port-Joli. Ça appartient à Métro Richelieu. [...] Ferplus [la bannière de Marchands-Unis inc.], c'était la quincaillerie et le linge de travail. (Albert)

C'est en 1967 que le magasin général Albert Fradette rejoint les rangs de l'association Marchands-Unis inc., dont le siège social de l'organisation est situé en plein centre-ville de Québec. Ce changement de direction dans la conduite des affaires du magasin correspond aussi avec la période marquée par la série d'agrandissements qu'a subis l'entreprise familiale. Il est à noter qu'en 1964, Albert abandonne définitivement l'élevage avicole pour concentrer les activités commerciales de l'entreprise familiale sur le magasin. Cette période de prospérité est un véritable essor des affaires commerciales de la famille Fradette et un tournant dans l'histoire de l'établissement.

Dans ce temps-là, il n'y avait pas de bannières. On a commencé à avoir des bannières quand je suis entré chez les Marchands-Unis. C'était un monsieur Chabot de Sainte-Claire qui était le président de Marchands-Unis. Il était venu me voir. [...] C'était plusieurs marchands qui se sont regroupés pour grossir leur pouvoir d'achat. C'était [des marchands de partout] dans la province. Il y avait des assemblées annuelles. On allait là. On achetait notre stock. On les payait. On était membre. [...] De la quincaillerie, ils en avaient, eux autres, Marchands-Unis, mais,

avant que je sois membre, je l'achetais chez Chinic à Québec. [...] Mon père n'achetait pas chez J. L. Demers, dans son temps, mais, moi, je me suis mis à acheter chez J. L. Demers à Lévis. [...] Après ça, il est venu plusieurs voyageurs de compagnie. J'achetais directement d'eux autres aussi. (Albert)

L'arrivée des électroménagers dans les milieux domestiques, notamment celles du congélateur et du réfrigérateur, a profondément changé les habitudes de vie de la population. Par exemple, les gens ont commencé à acheter des produits congelés, comme la crème glacée, et des produits réfrigérés, comme le lait, le beurre, les œufs, la viande, les boissons et les jus, les fruits et les légumes frais, qui pouvaient être conservés ainsi beaucoup plus longtemps. Les conditions de vie changent comme les marchandises que l'on offre aux clients du magasin. Si autrefois on vendait surtout des produits alimentaires en vrac, avec l'arrivée de congélateurs dans le commerce, puis celle de réfrigérateurs par la suite, on commence à vendre de plus en plus de produits frais et congelés. « C'est plus tard que j'ai acheté des frigidaires. J'ai acheté une chambre froide de seconde main. C'est encore la même. [...] On avait un frigidaire pour la crème glacée. Les frigidaires à légumes, ça a été plus tard », spécifie Albert.

Avec les années, le magasin général de la famille Fradette développe certaines spécialisations quant aux marchandises vendues à sa clientèle toujours grandissante. Se constitue, au cours des années 1970 et 1980, une organisation départementale qui structure à la fois le travail des employés et la mise en valeur des marchandises. Si certains services offerts aux clients du magasin ont aujourd'hui complètement disparu ou ont été tout simplement abandonnés au fil des ans, d'autres occupent encore une place de choix dans les étalages et aux présentoirs de l'entreprise, comme : les articles de quincaillerie (42,7 %), les tissus, étoffes et lainages (20,4 %), les vêtements de travail (18 %), les produits d'alimentation (6,7 %), la boutique de cadeaux (7 %), les accessoires de cuisine (3,1 %), les articles de sport et de loisir (0,8 %) et la papeterie (0,4 %).

Depuis les deux dernières décennies, il semblerait que l'on garde de moins en moins de marchandises en stock dans les espaces d'entreposage du



Construction du hangar à grains

commerce. Elles sont donc tenues en magasin pour la vente rapide. Les télécommunications, notamment avec le service de commandes à distance, semblent avoir pris le pas sur les réserves et le stockage de la marchandise en entrepôt.

Bref, depuis la fin des années 1960 et le début des années 1970, la marchandise vendue en magasin s'est diversifiée en même temps que les stratégies de ventes se sont développées. Avec la formation de l'association Marchands-Unis inc., puis l'avènement des bannières commerciales, la façon de gérer l'entreprise familiale a énormément changé, tant sur le plan de l'approvisionnement, de la tenue de l'inventaire du magasin, de l'entreposage de la marchandise et de sa circulation entre la compagnie, le détaillant et le client, voire de la façon de régler les comptes (les versements préautorisés entre les institutions bancaires affiliées ont remplacé les paiements par chèque ou par crédit). C'est tout un nouveau système d'organisation marchande, une infrastructure en réseautage qui semble s'implanter dans l'économie régionale qui s'étend maintenant à l'échelle globale avec les technologies de l'information et de la communication (TIC).

Avant ça, on n'était pas spécialisé comme on l'est aujourd'hui. Maintenant, on garde une ligne [commerciale] ; on la garde plus complète. Dans le temps, on entrainait dans le magasin et il y avait des petites machines Match Box brochées au plafond. Tout était sur cartes. Il y a des clients, que ça fait des années qu'ils viennent, qui disent : « Ça fait drôle de ne plus voir ça ! ». Ça faisait longtemps que le plafond était bas parce qu'il y avait des affaires accrochées au plafond. On manquait de grandeur. Quand on agrandissait,

on libérait le plafond. Dans les tissus, au début, on en avait juste un peu. En dernier, on a un choix plus large. Les cadeaux, c'est pareil. Quand on est tombé avec une bannière de quincaillerie, ça a grossi plus. [...] Les bannières, c'est arrivé dans les années 1967-1968. [...] Dans les premiers temps, c'était Marchands-Unis. [...] L'enseigne Ferplus, ça a été plus tard un peu. On s'approvisionnait là : des bottes, des claques [caoutchoux, couvre-chaussures], de la quincaillerie (marteaux, vis, etc.). Ils commençaient, eux autres, aussi. C'était tout petit. On était dans les premiers marchands qui achetaient là. [...] Ils achetaient en gros. (André) Il y a bien des produits que c'est de même. Ça coûte tellement cher de garder de l'inventaire dans l'entrepôt qu'on essaie d'en garder le moins possible. On a de la facilité à avoir de la marchandise très vite. [...] L'entrepôt, ça fait pour certains produits avec lesquels tu n'as pas le choix. Du lave-vitre, il ne faut pas que tu achètes un gallon à la fois (tu en mets !), ce n'est pas périssable et on sait qu'on va le vendre vite. Dans l'alimentation, c'est plus compliqué, parce que tout est daté. [...] Dans la quincaillerie, il n'y a à peu près rien qui a une date d'expiration, sauf que c'est du saisonnier. Quand tu arrives sur la fin de l'été, tu n'achètes pas 25 râteaux. En dernier, tu en achètes moins à la fois. [...] Comme ces temps-ci [en novembre], tout ce qui est outils de jardinage, on a tout serré ça dans l'entrepôt, puis on a sorti les pelles. Tout ce qui est pour l'hiver. (André)

Encore aujourd'hui, un grand nombre de représentants de commerce viennent solliciter le magasin général de la famille Fradette pour offrir leur marchandise. Cependant, ils ne font plus autant de porte-à-porte comme par le passé; ils utilisent maintenant davantage la publicité via la messagerie électronique. De même, des congrès, des foires et des expositions sont organisés annuellement par les grandes entreprises en vue de présenter aux marchands-détaillants les nouveaux produits sur le marché, mais aussi, de les mettre en contact avec les fournisseurs venus de partout au Canada et aux États-Unis.

On a eu une exposition de quincaillerie en fin de semaine [dans l'un des complexes hôteliers de Québec] qui a duré trois jours. On les rencontre

tous là. Des fois, ils voient notre besoin, puis ils disent : « On va passer à votre magasin. » Ils viennent nous porter de la documentation quand on en a le besoin. [...] Parce qu'on est BMR, je ne vais pas aux expositions de Rona et de Coops fédérées. Seulement celle de BMR parce que c'est notre bannière. Ce qu'on achète là, c'est du stock qu'on va avoir pour le printemps. [...] Chaque kiosque... ça pouvait être des outils Garant... on profite des spéciaux qu'offre Garant, d'un escompte supplémentaire, le tout payable au mois de juillet. [...] Ce sont tous les clients du grossiste [BMR]. Comme, en fin de semaine, il y avait des clients de l'Ontario, de la Gaspésie, du Nouveau-Brunswick, de partout. [...] Ils font deux expositions par année : une l'automne pour le stock d'été et une au printemps pour le stock d'hiver (le saisonnier). [...] À partir des années 1970, toutes les compagnies commencent à se singer, puis elles font toutes pareil. [...] Par exemple, les outils Garant, ils vont aller à celles [les expositions] de BMR, de Coops fédérées, de Rona. Elles les font toutes. (André)

La mise en valeur de la marchandise dans les présentoirs du magasin découle de certaines stratégies de marketing. En plus d'effectuer une rotation fréquente des produits d'alimentation, le commis d'épicerie doit voir à passer la commande au fournisseur chaque semaine. La bannière commerciale d'alimentation impose au magasin la vente de ses propres marques de produits qui seront disposés dans les comptoirs réfrigérés (fruits et légumes), la chambre froide et les réfrigérateurs (lait, crème, beurre, œufs, bacon, saucisses à hot-dog, boissons et jus de fruits, boissons gazeuses, etc.), les congélateurs (crème glacée et autres friandises glacées), les étalages (jus de légumes, soupes, bases et concentrés de soupe, boîtes de céréales, sacs de riz, enveloppes de sauces en tout genre, bouillons, pâtes alimentaires, contenants de jus, sacs de farine, de sel et de sucre, sachets d'épices et d'assaisonnement divers, bouteilles d'huile ou de vinaigre, bouteilles d'eau, petites et grandes, sacs de noix et de fruits séchés, nourriture pour animaux domestiques, etc.) et autres présentoirs (sacs de croustilles, cigarettes, barres de chocolat, paquets de gomme à mâcher, briquets et bâtons d'allumette, sacs à ordures, produits nettoyeurs, produits d'esthétique, de beauté ou de

soins pour le corps, etc.).

Ça se fait régulièrement. On fait un layout tous les quatre ou cinq ans. Un layout, c'est de replacer tout le magasin. Quand on fait le layout, la soupe aux tomates qui est dans la première allée peut être [déplacée] dans la dernière. [...] Dans l'alimentation, quand on fait le renouvellement de bannière, tous les cinq ans, il nous offre de faire un layout. Ils fournissent de leur temps et de leur monde. Moi, je fournis les employés pour les aider à vider les tablettes et à les replacer d'une autre manière. Ils vont regrouper les produits qui vont ensemble [en tenant compte des nouveaux produits disponibles sur le marché]. [...] Eux autres, ils viennent faire un plan et ils vérifient ce qu'on a en inventaire. Il y a un spécialiste à leurs bureaux qui décide : « On va mettre un produit à telle place, il va se vendre plus ». [...] Même qu'il y a des fournisseurs qui viennent aider. Comme ceux des chips, ils viennent faire leur layout eux-mêmes, parce que souvent ils ont changé d'allée; ils ne sont plus à la même place. [...] Dans la quincaillerie, on a fait un layout la première année qu'on a été BMR [en 2008, sous la direction d'André en tant que nouveau propriétaire du commerce]. Ils nous ont fourni quatre personnes qui sont venues. Nous autres, on était trois. On a tout remplacé au complet. (André)

La publicité a toujours joué un rôle relativement important dans les stratégies de vente du magasin général de la famille Fradette. Si, dans les années 1940, Ernest a produit des cartes professionnelles postales présentant les services qu'offrait le commerce à l'époque, qu'Albert, pour sa part, a fait circuler dans les années 1960-1970 des catalogues publicitaires, depuis plus d'une vingtaine d'années, ce sont essentiellement les entreprises affiliées (Ferplus, Sico, BMR) qui distribuent leurs propres circulaires à la grandeur de la région en indiquant les marchands-détaillants régionaux associés et leurs succursales.

Tous ceux qui remplissent les tablettes doivent faire la rotation. [...] Dans nos circulaires d'alimentation, il y a des produits de boucherie qui sont offerts... qui sont annoncés, mais c'est bien spécifié que ce n'est pas tout le monde [les détaillants associés] qui participe. Ce n'est pas tout le monde qui a une boucherie. [...] Elles [les entreprises affiliées] se spécialisent et élargissent

leur gamme de produits. C'est pour ça qu'il y a tellement de représentants. Ils viennent nous montrer les nouveaux produits. Plus ils font de la publicité dessus et plus on a de la demande. [...] La quincaillerie, ça se passe par la circulaire de BMR et l'épicerie par celle de Métro. (André)

Mais pour qu'un magasin puisse survivre dans le contexte économique actuel, ses administrateurs doivent tendre de plus en plus, semble-t-il, à diriger leur entreprise vers une certaine spécialisation de la gamme des produits et des articles offerts en magasin. De même, les marchands-détaillants fonctionnent aujourd'hui de plus en plus par voie de commandes directement auprès du fournisseur ou d'une succursale associée, car « plus la bannière est grosse et plus les prix sont agressifs », souligne André.

La clientèle : entre communauté et gens de passage

À l'époque de l'ouverture du magasin, sa clientèle était composée essentiellement de gens du voisinage. Par ailleurs, c'était une clientèle somme toute assez régulière et modeste. Parmi les fidèles clients du commerce familial, certains habitués de la place fréquentaient l'établissement de façon journalière venant parfois s'y asseoir quelques instants pour discuter avec Ernest et les autres clients, parfois pour y jouer aux cartes tout en sirotant une liqueur, mentionnait Yvonne lors de notre entretien. La plupart du temps, les clients venaient faire leurs courses à pied ou à bicyclette, certains même arrivaient et repartaient en voiture à cheval. Tout était alors une question de proximité. « Dans ce temps-là, il n'y avait pas tellement d'autos. Il y en avait, mais il y en a plus à c't'heure », se rappelle Albert. Ce sont donc les gens de la paroisse, pour l'essentiel, qui tout bonnement constituaient la quasi-totalité de la clientèle du magasin, mais tout de même une clientèle fidèle. Il arrivait à l'occasion que des étrangers entrent dans la boutique pour y mener des affaires ou pour y effectuer quelques achats : des voyageurs (des vendeurs itinérants), des parents des États-Unis en visite dans la famille, ou encore, des quêteux, ces « vieillards itinérants » quémendant la bonne charité chrétienne. Au fil du temps, la clientèle du magasin s'est graduellement diversifiée. Si dans les années 1930 et 1940, l'entreprise familiale desservait les besoins d'une clientèle locale, depuis qu'Albert est entré en possession de commerce, il

n'a cessé d'ouvrir ses visées sur de plus grands horizons. « Elle [la clientèle] a toujours changé, parce qu'il y avait bien des vieux, ici, aux alentours. C'était tous des vieux. Maintenant, c'est des ménages plus jeunes », indique Albert. Aujourd'hui, le magasin général Albert Fradette & fils inc. pourvoit aux besoins de la population régionale, et ce, tant en marchandises qu'en offres de services (quincaillerie, vitrerie, serrurerie, matériaux de construction). « il y en a qui ne viennent pas souvent, une ou deux fois par année, des gens d'en dehors de : Lévis, Charlesbourg », s'enorgueillit Albert.

Si l'entreprise de la famille Fradette est aujourd'hui le seul magasin général présent dans le paysage économique de la région, cela n'a pas toujours été le cas. Jusque dans les années 1950, la paroisse de Saint-Raphaël foisonnait littéralement de petits commerces du genre. En face du magasin d'Ernest Fradette se trouvait notamment celui de Marie-Ange Fradette, l'une de ses cousines.

Ils ont tenu un magasin, eux autres [Cléophas Fradette et son épouse Délina Roy], aussi. C'est Marie-Ange [leur fille] qui tenait ça. Elle vendait du cannage, puis... [...] On ne se faisait pas compétition. [...] Il y en a eu plus qu'aujourd'hui. Il a été un temps, où il y [en] avait plusieurs. Il y avait chez Beaudoin, chez Vigneault en face de la rue Saint-Arthur, c'était surtout des bonbons qu'il vendait lui (il était peintre de son métier). [...] Il y en avait d'autres. Il y avait des magasins un peu partout. [...] Il est venu un temps que je suis devenu le plus gros [magasin de la paroisse]. Madame Bolduc, c'était gros un temps : elle vendait de la moulée, puis toute sorte de choses. Ça a été le plus gros magasin une secousse. À un moment donné, nous autres, on a pris le dessus. [...] Aujourd'hui, il n'en reste pas. [...] Les magasins généraux, c'est rare. [...] Proche, il n'y en a pas beaucoup. Il y a coopératives. Il y avait Édouard Nadeau à Saint-Gervais. Là, ça n'existe plus. [...] À un moment donné, comme Édouard Nadeau, il a abandonné l'épicerie. Ça lui a fait du tort. Il aurait fallu qu'il continue à vendre de l'épicerie et garde sa quincaillerie pareille. (Albert)

Aujourd'hui, une partie de la clientèle du magasin compte de fidèles clients qui reviennent y faire des achats sur une base régulière, parfois hebdomadaire, alors qu'une autre partie se compose de clients qui fréquentent l'établissement que de façon très occasionnelle.

Il y en a qui sont fidèles et il y en a que c'est occasionnel. Il y a beaucoup de nouveaux clients qui viennent de l'extérieur... de plus en plus. À c't'heure, ça a changé. On est beaucoup plus proche de la ville. Je peux te dire, il y a du monde de Saint-Raphaël que je ne vois qu'une seule fois par année au magasin. Il y a du monde de l'extérieur que l'on voit souvent. Une chance! (André)

Sans une fréquentation soutenue de ses clients, les réguliers comme ceux de passage, le commerce familial ne pourrait survivre au contexte économique.



Le magasin Fradette plus récemment

L'étude ethnologique d'un établissement commercial tel le magasin général Albert Fradette à Saint-Raphaël de Bellechasse n'est pas sans rappeler l'histoire sociale de nos villes et villages. Au coeur de ces institutions se trouvent des personnalités fortes, des familles unies, des communautés soudées, autant d'individus et de groupes d'appartenance auxquels il est possible de s'identifier en tant que collectivité. À l'heure de la constitution des patrimoines, il devient nécessaire de se questionner sur notre identité.

L'étude des petits patrimoines « ces objets de mémoire » est l'une des avenues de recherche prometteuses, qu'il faudra prendre en compte dans notre interprétation de la grande histoire de la société québécoise.

Capsules d'histoire

par Claude Gignac

Depuis plusieurs mois, Passion FM (Radio-Bellechasse)¹ diffuse des capsules d'histoire à propos de Bellechasse. En tout, une centaine. Au fil des ans vous offre sous forme de chronique les textes qui servent de référence à notre collègue, Claude Gignac, membre du conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse qui assume la recherche, la rédaction et la mise en ondes. Voici une deuxième série de chroniques.

Chronique no 4- Saint-Nazaire

Saint-Nazaire de Dorchester est la plus petite municipalité de la MRC de Bellechasse avec ses 361 habitants.

Le peuplement pionnier de Saint-Nazaire débute dans les années 1880. En 1902, arrive le premier curé, à la demande de colons, ce qui nous indique l'importance du peuplement de l'endroit.

Le 9 mars 2006, Saint-Nazaire est reconnu comme municipalité. Son érection civile viendra le 22 septembre 1924. L'érection canonique date de la même année, le 16 mai.

Le nom du village vient du 17^e évêque de Québec, le Cardinal Louis-Nazaire Bégin.

La municipalité a été créée surtout à partir du territoire de Saint-Malachie et de Saint-Léon-de-Standon.

Les gens de Saint-Nazaire sont des Nazairéens et nazairéennes.

Le développement du village s'est fait à l'origine autour de l'exploitation forestière et de l'agriculture.

À la fin des années trente, on y comptait une centaine de cultivateurs, desservis par deux fromageries et un moulin à farine.

En 1966, les Nazairéens mettent sur pied leur commission scolaire, constituée de 4 écoles de rang. En 1927, on construira l'école du village.

La population a un superbe coup d'œil sur la ville de Québec puisque le territoire de la municipalité culmine à certains endroits jusqu'à 600 mètres par rapport au niveau du fleuve.

Chronique no 5- Beaumont

Beaumont, appelé Saint-Étienne-de-Beaumont jusqu'en 1998, a une longue histoire remontant jusqu'à la Conquête, en 1792, et même avant, puisque son érection canonique date du 25 août 1714.

C'est le 1^{er} juillet 1845 que se fera l'érection civile de Beaumont. Dès 1692, Beaumont a son église. Une deuxième sera construite en 1726. Elle est d'ailleurs la plus vieille église que compte Bellechasse.

Avec Saint-Michel, sa voisine, Beaumont fut la paroisse la plus touchée par la Conquête anglaise de 1792. La place fut occupée pendant plusieurs mois. À leur départ, les Anglais y semèrent la dévastation en mettant le feu un peu partout.

En 1821, l'agriculture surtout faisait vivre ses habitants. On y élève notamment du mouton, dont on utilise la laine. À la fin de 19^e siècle, l'industrie laitière est devenue la plus prospère.

Beaumont est favorisée par sa proximité avec la ville de Lévis et de Québec.

En 1855, la formation d'une commission scolaire amène la construction de 3 petites écoles. Celle du village deviendra un couvent tenu par les Soeurs de la Charité-de-Saint-Louis. Nous sommes en 1921.

Beaumont se caractérise depuis longtemps par sa préoccupation pour le patrimoine, le patrimoine bâti surtout.

En 1935 est fondée la Société de conservation du moulin de Vincennes, consacrée à l'éducation nationale de l'histoire, au patrimoine et au folklore. Cette société compte dans ses rangs le Frère Marie-Victorin.

Chronique No 6- Les Amérindiens

On peut présumer que les premiers arrivants dans Bellechasse furent les Amérindiens.

On ne note cependant pas de présence permanente de ces Autochtones. Ils font plutôt des excursions occasionnelles dans la région, en quête de gibier fort probablement.

Il faut dire que l'accès à Bellechasse n'est pas facile. C'est un milieu fortement boisé, arrosé de cours d'eau peu canotables, sauf au printemps et en automne. Ne sont accessibles que les rivières Etchemin et La Chaudière.

En 1740, Saint-Michel aurait accueilli près de 300 Abénakis. Quatre ans plus tard, ils auraient repris la direction du Nouveau-Brunswick ou de l'Acadie.

C'est à partir de 1744 que des Malécites, venus de l'Île-du-Prince-Édouard et des Mic-Macs du Cap Breton se présentèrent dans la région de Bellechasse.

Après la conquête, en 1792, les derniers Autochtones retournèrent du côté de l'Acadie.

Les Amérindiens nous ont légué surtout des noms de lieux : la rivière des Abénakis, la rivière Etchemin, deux lacs Abénakis du côté de la Beauce, un Lac Etchemin, près de Sainte-Claire, un hameau du nom Abénaki. On en retrouve également en Nouvelle-Angleterre.

¹ Indicateurs de la station : 100,5, 103,9, 105,5.

Marie Élisabeth Turgeon, fille de Beaumont

Sa cause de canonisation

par Rita Bérubé, Religieuse du Saint-Rosaire et vice-postulatrice



Élisabeth Turgeon, jeune femme

Premier volet

La cause de la canonisation de Marie Élisabeth Turgeon a été introduite dans le diocèse de Rimouski en 1990. Pendant quatre ans, elle a franchi l'étape diocésaine du processus. Les actes de l'enquête sur la renommée de sainteté de la Servante de Dieu ont été déposés au Vatican en 1994 et l'ouvrage, nommé *Positio*, qui en synthétise toutes les preuves, l'a été en 1999.

La *Positio* a été successivement étudiée par des historiens, des théologiens, des Cardinaux et Évêques. Voici la conclusion des opinions de chacun de ces groupes : En 2002, les historiens ont attesté l'authenticité des sources et leur suffisance pour y trouver l'affirmation de la renommée de sainteté de Marie Élisabeth Turgeon. En 2012, les théologiens ont affirmé que la Servante de Dieu a pratiqué, d'une façon *héroïque*, les vertus théologiques, les vertus cardinales et religieuses.

En 2013, à un point de vue qui leur est particulier, des Cardinaux et des Évêques ont livré un rapport positif. Et, déjà le 11 octobre 2013, le pape François signait le décret de l'héroïcité des vertus de Marie Élisabeth Turgeon. C'est dire qu'elle peut être proclamée VÉNÉRABLE.

Deuxième volet

Dès le début des démarches officielles, vers 1991, une personne malade a prié Marie Élisabeth Turgeon pour obtenir sa guérison. Soignée et suivie par des médecins spécialisés, elle a été d'abord considérée *en rémission*, puis parfaitement *guérie*. Son dossier a fait l'objet d'une enquête canonique au niveau du diocèse de Rimouski en 2004, puis il a été porté à la Congrégation des causes des saints où il devait faire l'objet de trois études successives. Aujourd'hui, en 2014, deux de ces études ont déjà été conclues positivement. La troisième est à venir. Que son résultat corrobore les conclusions des deux premières, c'est notre désir! Ainsi, notre espérance et notre prière n'ont pas d'autre objectif que la BÉATIFICATION de Marie Élisabeth Turgeon, notre fondatrice, pour la plus grande gloire de Dieu, le bien de l'Église diocésaine et de celle de tout le Québec au moins.

Courte biographie

Marie Élisabeth Turgeon est née à Beaumont le 7 février 1840, la cinquième d'une famille de dix enfants, deux garçons (un meurt en bas âge) et huit filles. Elle a grandi fragile de santé, mais elle a obtenu son diplôme d'institutrice en 1862. Elle a été enseignante et chargée de direction d'école à Saint-Romuald-d'Etchemin, à Québec, puis à Sainte-Anne-de-Beaupré. Ses années d'enseignement ont été entrecoupées par des périodes plus ou moins longues de maladie, la tuberculose.

En 1875, Élisabeth répond à la demande de Mgr Jean Langevin, premier évêque de Rimouski, qui veut lui confier la formation d'institutrices pour les écoles des campagnes. L'Institut qui s'est formé, avec elle, est devenu, en 1879, une Congrégation religieuse dénommée alors **Les Sœurs des Petites-Écoles**.¹ Elle en a été la première supérieure et la FONDATRICE. Elle est décédée à Rimouski, le 17 août 1881 à l'âge de 41 ans.

Sa famille

Le père d'Élisabeth, Louis-Marc Turgeon, est de la sixième génération de Charles Turgeon venu au Canada en 1662. Il naît le 17 juin 1801 de Louis Turgeon et de Marguerite-Victoire Gravelle. Il reçoit son instruction de quelques professeurs ambulants et, le soir, il ouvre ses livres et étudie. Il se donne

assez de latin pour saisir des conversations que l'on voulait secrètes, selon une anecdote rapportée par son fils Louis-Pierre-Hubert.² Angèle Labrecque, mère d'Élisabeth, est la fille de François Labrecque et d'Angélique Patry. Son acte de naissance n'a pas été retrouvé. Il est reconnu qu'elle est née à Beaumont en 1810. Lors de son mariage avec Louis-Marc Turgeon, le 27 février 1832, elle apporte d'abord à son mari ce que son père lui assure à sa demande : un montant de «mil livres de vingt sols » plus « un lit garni, un rouet à filler, une vache, deux moutons, un buffet, deux veaux [...]»³ et ce qui est plus précieux encore, des vertus solides, un cœur aimant et une âme courageuse. Elle est apte à tout faire dans une maison et elle favorise l'éducation de ses enfants. Elle leur enseigne le catéchisme et, de concert avec son mari, elle les entraîne dans la pratique de la foi chrétienne et leur permet de se perfectionner pour une action efficace dans la société. En effet, six de ses huit filles deviendront institutrices. Elle y consigne des avantages pour ses filles : l'entretien des plus jeunes jusqu'à leur majorité, une somme d'argent proportionnelle aux besoins de chacune et le droit de les recevoir auprès d'elle à son gré.^{iv} Sa vie se prolonge jusqu'à 93 ans. Elle décède à Beaumont le 30 mars 1904. Elle est inhumée dans le cimetière de la paroisse, non dans l'église comme l'a été son mari, tout près de cinquante ans plus tôt.



Les parents de Marie-Élisabeth

Les parents d'Élisabeth Turgeon

La famille de Louis-Marc Turgeon et d'Angèle Labrecque ne laisse aucun petit-enfant. Louis-Marc Turgeon meurt rapidement d'une pneumonie le 9 juillet 1855. Veuve, Angèle prend la charge de la famille et de l'exploitation de la ferme. Son fils, Louis-Pierre-Hubert, déjà majeur, la seconde si bien qu'elle juge bon de lui céder tous les biens familiaux. L'acte de donation signé le 6 mai 1860, la révèle femme perspicace et prudente qui sait s'assurer le nécessaire jusqu'à sa mort et même des secours pour l'au-delà.

Louis-Pierre-Hubert a vécu célibataire jusqu'à son décès en 1926. Trois filles se sont mariées, Angèle, Henriette et Aurélie, mais elles n'ont pas eu d'enfants. L'appel à la vie consacrée a été ressenti par Louise, Élisabeth et Alvine. Les deux autres filles, Céline et Marine, nées en 1846 et en 1848, ont été des enseignantes à Québec. Céline est décédée dans cette ville à une date inconnue. Marine, atteinte de tuberculose, meurt à Beaumont le 18 juillet 1879.



Élisabeth Turgeon dans son habit de religieuse

- 1 Depuis 1891 : Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire
- 2 ⁱⁱ Lettre d'Aurélie Turgeon-Bourassa à sœur Marie-de-la-Victoire, R.S.R., supérieure générale, 19 février 1919.
- 3 Contrat de mariage, 14 février 1832, No 1927. ANQ-Q, Fonds J. B. Couillard , CN-0301-0072.
- 4 Acte de donation, 6 mai 1860. ANQ-Q CN 302-36 Greffe de Barthélémy Pouliot 2577

Merci Réjean

par Jean-Pierre Lamonde



Réjean Bilodeau entrant dans son havre de Saint-Damien

Réjean Bilodeau de Saint-Damien a servi la Société historique de Bellechasse durant une quinzaine d'années comme administrateur. Aussi, la Société lui dit un grand merci à l'occasion de son départ du conseil d'administration il y a quelques mois. Réjean a été un collaborateur engagé et efficace.

Réjean s'est illustré en faveur du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse en particulier par la publication d'un livre en 2003 intitulé *L'Histoire du rang Pointe-Lévis et de ses habitants*. Publié à compte d'auteur, le livre est vite devenu introuvable. On retiendra également sa recherche sur les Métivier publiée en 2007 dans un numéro d'*Au fil des ans*, et une autre sur le meunier Lacasse d'Armagh.

Réjean Bilodeau est maintenant à la retraite de Promutuel Bellechasse dont il était le représentant à Saint-Damien. Il siège d'ailleurs aujourd'hui sur le conseil d'administration de cette société devenue Promutuel Bellechasse-Lévis.

Curieuse habitude : fumer

Jacques Cartier aurait été le premier homme blanc à décrire l'action de fumer, une habitude chère aux Amérindiens rencontrés au cours de ses trois séjours au Nouveau-Monde. Étonné mais curieux et intéressé à expérimenter la chose, Jacques Cartier note ses observations : « Ils ont aussi une herbe, de quoi ils font grand amas durant l'été pour l'hiver, laquelle ils estiment fort et en usent les hommes seulement, en la façon qui s'ensuit. Ils la font sécher au soleil et la portent à leur col, en une petite peau de bête, en lieu de sac, avec un cornet de pierre ou de bois. Puis, à toute heure, font poudre de ladite herbe en la mettent en l'un des bouts dudit cornet; puis mettent un charbon de feu dessus et sucent par l'autre bout tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les narines comme par un tuyau de cheminée. Et disent que cela les tient sains et chaudement; et ne vont jamais sans avoir ces dites choses. Nous avons expérimenté ladite fumée. Après laquelle avoir mis dedans notre bouche, semble y avoir mis de la poudre de poivre, tant est chaude. » (extrait de *Nos racines*, N° 3, 1979).



Quelques mots apportés par les premiers colons

Les premiers colons arrivèrent en Nouvelle-France, son seulement avec armes et bagages, mais aussi avec quelques mots que nous avons, dans certains milieux, conservés précieusement.

En voici quelques exemples :

- bacul (palonnier)
- catalogue (couverture de lit)

- godendart (scie)
- gadellier (groseiller)
- jaspiner (bavarder)
- jouer (percher)
- soue (loge à porcs)
- tasserie (partie de la grange où l'on entasse le foin)
- tocson (homme entêté, opiniâtre)

(Extrait de *Nos Racines*, No 1, 1979, p. 18)

Dates de fondation des paroisses de la MRC de Bellechasse

Jean-Claude Tardif

J'ai consulté le livre de la Société historique de Bellechasse pour établir les dates de fondation des municipalités et des paroisses. J'ai observé un certain flou artistique, à l'occasion, une confusion entre la fondation des paroisses et la fondation des municipalités à d'autres occasions, et des silences aussi. Il m'est apparu qu'il ne faut pas chercher une logique dans les dates de célébrations d'anniversaires. J'ai donc posé la question à deux experts en la matière.

Selon Jean-Pierre Lamonde, « Pour ce qui est des fêtes-anniversaires, chaque municipalité fête un peu ce qu'elle veut : l'arrivée des premiers colons, l'arrivée du premier curé ou encore la création de la paroisse par le décret de l'évêque.

Les municipalités commencent toutes en 1845 ou 1855, à l'abolition du régime seigneurial. L'important, c'est de savoir à quel événement on se réfère quand on fête. » (courriel du 27 janvier 2012). C'est un peu le même son de cloche du côté d'Yvan De Blois. « À mon avis, la

date de formation des « municipalités » au sens propre du mot, n'a jamais été un élément que les communautés de Bellechasse ont célébré au cours des âges. C'est plutôt l'érection canonique des paroisses, l'érection civile de celles-ci ou encore l'arrivée du premier curé et la construction de leur première église. Voilà à mon humble avis ce qui explique une partie des différences que tu observes dans tes calculs. Selon moi, il ne sera probablement jamais possible de concilier toutes ces dates puisque, au fil des ans, les organisateurs de ces fêtes ont parfois choisi des événements différents pour souligner l'anniversaire de leur milieu. » (courriel du 28 janvier 2012).

J'ai finalement consulté Claude Gignac qui m'a fourni la plupart des dates que vous trouverez dans le présent tableau. Si vous êtes en mesure de contredire telle ou telle date, la science de l'histoire vous en sera reconnaissante. Écrivez-nous sur quelle source ou quel événement vous vous fondez. Il nous fera plaisir de publier votre commentaire.

Dates de l'érection canonique et civile des paroisses de la MRC de Bellechasse

Municipalité	Date d'érection canonique de la paroisse	Date d'érection civile ¹
Beaumont, Saint-Étienne	25 août 1714	(1845) ²
Saint-Michel-de-Bellechasse	30 octobre 1678	(1845) ³
Saint-Vallier, Saint-Philippe et Saint-Jacques	29 octobre 1714	(1845) ⁴
Saint-Charles-de-Bellechasse (Saint-Charles-Boromé)	24 février 1827 ¹	12 février 1835
La Durantaye, Saint-Gabriel-Archange	21 avril 1910	4 août 1910
Saint-Raphaël-de-Bellechasse	27 avril 1854	13 septembre 1855
Saint-Nérée	19 mars 1886	1887
Armagh, Saint-Cajetan	23 mars 1882	17 mai 1882
Saint-Philémon	13 avril 1891	22 septembre 1891 et 4 mai 1892
Buckland, Notre-Dame-Auxiliatrice	27 juillet 1882 ⁵	29 mars 1887
Saint-Damien-de-Buckland	28 septembre 1882	1 ^{er} septembre 1890
Saint-Lazare	14 mai 1832	11 juillet 1835
Saint-Gervais-et-Protais	11 mai 1832	12 février 1835
Saint-Henri-de-Lauzon	25 mai 1833	20 décembre 1842
Saint-Anselme	27 novembre 1827	9 octobre 1835
Honfleur, Notre-Dame-du-Bon-Conseil	5 mai 1905	1915
Sainte-Claire-de-Dorchester	14 avril 1824	(1845) ⁶
Saint-Malachie-de-Frampton	22 décembre 1873	1 juin 1874
Saint-Nazaire-de-Dorchester	16 mai 1924	22 septembre 1924
Saint-Léon-de-Standon	12 septembre 1871	26 février 1872

1 Lorsque la date d'érection canonique n'était pas connue, nous avons inscrit la date de création de la municipalité qui est en général 1845 ou 1855. - 2 Date de création de la municipalité - 3 Date de création de la municipalité - 4 Date de création de la municipalité - 5 1806 apparaît également comme date dans le livre sur Bellechasse - 6 Date de création de la municipalité (Endnotes) 1 La paroisse était toutefois en fonction depuis 1749

L'école de rang numéro 3 se fait belle

Par Pierre Lefebvre, Société historique de Bellechasse



Ancienne école de rang n° 3 de Saint-Charles, rang Nord-Est
Photo Jean-Pierre Lamonde

Au cours de l'automne 2014, la Société historique de Bellechasse a poursuivi les travaux de restauration extérieure de l'ancienne école de rang numéro 3 située à Saint-Charles-de-Bellechasse, l'une des rares structures du genre qui subsistent encore dans la MRC de Bellechasse, avec un intérieur laissé intact depuis sa fermeture en 1963.

En 2013, la Société avait amorcé les travaux en remplaçant le bardeau sur le versant est du mur-pignon le plus abîmé. La maçonnerie, le revêtement en bardeau de cèdre et les fenêtres avaient alors été restaurés à l'identique au modèle original.

En 2014, la Société a entrepris de rénover la façade du bâtiment patrimonial construit en 1901. L'usure des fenêtres et les courbes dans le mur ont constitué un nouveau défi pour les bénévoles qui ont travaillé à la réalisation du projet. La remise en état de la porte principale a été réalisée avec la complicité de Georges Nadeau qui a su utiliser toutes les astuces de son ancien métier. Le chantier a progressé rapidement avec l'aide du couple Jean-Pierre et Gisèle Lamonde, de Marius Côté, de Gérard Bolduc, de Robert Tessier de Saint-Vallier et de Suzanne Bouchard, conjointe du propriétaire de l'école, Roger Labrecque. Ce dernier a fourni un appui considérable aux bénévoles en assumant le coût des matériaux et en leur accordant sa confiance indéfectible.

Les travaux effectués en 2014 comprennent aussi la mise en place d'une galerie semblable à celle qu'empruntaient jadis les élèves de l'école et la fabrication d'un panneau d'interprétation racontant l'histoire de l'école. Cette dernière réalisation a été possible avec l'aide financière reçue de la Société, de la municipalité de Saint-Charles-de-Bellechasse et de la MRC de Bellechasse. Le panneau sera inauguré au printemps de 2015.



Fort de ses 86 ans, monsieur Georges Nadeau a tenu à fournir sa collaboration bénévole pour aider à restaurer l'ancienne école du rang Nord-Est. Il n'a rien perdu de son habileté, de sa rapidité, ni de sa belle humeur lorsqu'il répare la porte d'entrée.

La Société historique compte compléter en 2015 la restauration du mur-pignon ouest. Il s'agit du troisième chantier de sauvetage d'un bâtiment patrimonial réalisé par la Société, après le moulin des Cantons à Saint-Vallier et le moulin Labrecque à Saint-Damien-de-Bellechasse.

Les écoles de rang en Bellechasse

Un travail bien amorcé

par Robert Tessier

Lors de son assemblée du 5 juin 2014, le conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse a entériné la proposition d'élaboration d'un livre sur les écoles de rang en Bellechasse. Ce dernier se voudra un «beau livre» rappelant, pour chacune de vingt municipalités, l'histoire des écoles de rang de leur territoire. Le tout sera rehaussé de photos contemporaines et d'archives avec insertion de différents thèmes traitant de la vie et de l'humanité de ces écoles de rang, le tout développé à partir de recherches, témoignages et artefacts. L'équipe choisie s'est depuis mise au travail. Des contacts ont été établis notamment avec les responsables des services pertinents aux Archives nationales du Québec, aux archives de la Commission scolaire de la Côte-du-Sud, et à celles de Saint-Martin de Beauce. Un protocole de relevé physique des bâtiments d'écoles de rang sélectionnées pour une étude plus particulière a été établi et une 1^{ère} série de visites particularisées a été effectuée comprenant des écoles à Saint-Malachie, Buckland, Saint-Lazare, Saint-Henri, Saint-Léon-de-Standon et Saint-Charles.

L'un des importants défis du travail consiste en la localisation des écoles de rang ayant existé et qui existent encore compte tenu du fait que beaucoup ont disparu, que beaucoup ont été démenagées et que beaucoup ont subi des transformations les rendant méconnaissables, alors que seulement quelques-unes ont conservé les caractéristiques très particulières se rattachant aux écoles de rang ainsi que leur emplacement d'origine. Par exemple, à Saint-Léon-de-Standon, on relève cumulativement 19 écoles de rang à travers le temps, destructions, reconstructions et démenagements compris... Aussi est-il apparu important à l'équipe de faire appel à des personnes ressources qui ont déjà fait des travaux de recherche sur les écoles de rang de certaines municipalités ou ont contribué à des monographies de municipalités de Bellechasse.

Ainsi et notamment, l'équipe a bénéficié de la collaboration remarquable de la Société du patrimoine de Saint-Léon-de-Standon qui nous a présenté ses collections sur le sujet et nous a permis de bénéficier des services de l'une de ses membres, M^{me} Anita Audet, qui, avec son conjoint M. Florian Guay, nous ont indiqué l'emplacement des 19 écoles de rang de Saint-Léon, incluant la découverte, dans les bois, des fondations de l'école du rang St-Jean Baptiste subséquemment démenagée. Une telle collaboration

est très précieuse et bien qu'elle n'allège en rien les recherches documentaires qui doivent être effectuées, les situe toutefois dans un espace bien concret et sauve un temps de localisation appréciable. Notre processus de localisation des écoles comprend la prise de photos du bâtiment et/ ou de l'emplacement ainsi que la détermination des données GPS dans chaque cas.

Dans cette même veine de localisation, nous avons bénéficié de la compétente collaboration de M. Laurent Nolet pour toutes les écoles de rang de Buckland et ce dernier nous a également transmis des renseignements historiques précieux ainsi que des éléments d'archives. Nous avons également bénéficié de la précieuse et savante collaboration de M. Conrad Paré particulièrement pour la localisation de toutes les écoles de rang de Saint-Charles (10) et de celle de M. Pierre Lefebvre. Tous deux nous ont également donné accès à des éléments documentaires importants sur les écoles de rang de Saint-Charles. Nous nous sommes par ailleurs assurés d'une collaboration semblable prochaine de M. Yvan Deblois pour Sainte-Claire, de MM Pierre Prévost et Denis Béchard pour Saint-Henri, de M. Jean-François Caron pour Saint-Malachie et de Mme Line Carrier pour Saint-Anselme. Concernant Saint-Henri, il nous faut souligner également l'apport très précieux de M. Jean-Marie Lalande, propriétaire de l'ancienne école de rang no. 8, magnifiquement restaurée et conservée, qui nous a livré le fruit de recherches fouillées et rigoureuses concernant cette école et le système scolaire de l'époque. Lors d'un prochain rapport d'étape, nous remercierons plus particulièrement tous les propriétaires d'écoles de rang qui nous ont ouvert leurs portes.

Nous avons déjà constitué une liste d'entrevues d'anciennes institutrices d'écoles de rang et d'élèves qui ont fréquenté pendant plusieurs années ces écoles. Nous procéderons bientôt à des entrevues et y recueillerons des informations et anecdotes intéressantes précieuses et savoureuses. Le travail est donc bien amorcé, quoique d'une ampleur considérable. Nous sommes à la recherche d'informations particulières, de photos d'archives (nous donnerons les crédits de provenance appropriés) et de «sherpas» qui ont déjà parcouru une partie du terrain. Si vous pouvez nous aider, merci de nous l'indiquer en communiquant avec: Robert Tessier, 418 804-0626 (tes sierrobert@videotron.ca)....ou avec: Jean-Claude Tardif, 418 837-9768 (jctardif@videotron.ca)

À propos de la monnaie

Un passionné de la Société numismatique de Québec a eu l'idée de partager ses connaissances à propos de monnaies peu connues du public d'aujourd'hui. Au fil des ans souhaite vous en faire part, assurés que nous sommes que vous avez déjà entendu parler d'une ou plusieurs de ces monnaies comme la piastre, l'écu, le trente sous...

Savez-vous que... N° 3

Un 20 cents au Canada, ça existe...

Le Canada a déjà frappé des pièces de 20 cents, mais une seule année. C'est en 1866, et le nombre frappé est alors de 730 302 pièces. Plusieurs de ces pièces ont été fondues et le nombre existant encore est de l'ordre de 200 000 pièces... et sa valeur marchande est d'environ 250 \$.

Cette pièce de 20 cents, qui a le grosier d'un 25 cents, n'a jamais fait l'objet d'une nouvelle frappe les années subséquentes.

Cette pièce a été frappée avec le but avoué d'introduire le système décimal pour la monnaie. Devant le peu de faveur accordée par les populations nord-américaines, particulièrement au Canada, cette pièce de monnaie fut délaissée au profit du 25 cents qui fit sa première apparition au Canada en 1870.

Rémi Morissette, membre n° 250
Société Numismatique de Québec



Savez-vous que... N° 7

Un écu...

En 1977, il y a eu une pièce d'or d'un écu de frappée pour commémorer le premier anniversaire de l'avènement au pouvoir du Parti québécois au gouvernement du Québec et de son chef monsieur René Lévesque.

Cet «écu-souvenir» n'est évidemment pas frappé par la Monnaie Royale canadienne.

Le nombre de frappes de cette pièce est limité à 500 exemplaires et chacune d'elles est numérotée et est accompagnée d'un certificat d'authenticité. C'est une pièce en or pur 24 carats (kt).

Rémi Morissette, membre n° 250
Société Numismatique de Québec



Savez-vous que... N° 4

Le mot «piastre», ça n'existe pas.

Le dictionnaire Larousse nous dit, non donné couramment, dans les régions francophones du Canada, au dollar canadien.

Le mot «piastre» pour désigner aujourd'hui le dollar canadien est une faute trop souvent admise. Il n'y a que les francophones qui utilisent ce mot qui est totalement inconnu des anglophones.

Le mot «piastre» utilisé aujourd'hui, remonte très loin dans notre histoire. C'est au temps de nos ancêtres, avant même l'arrivée du régime anglais au Canada, que la population du Québec utilisait la «piastre espagnole» comme monnaie puisqu'il n'existait pas de monnaie propre à la Nouvelle-France. C'est donc de cette pièce venant d'Espagne connue sous le nom de «piastre espagnole», mais de son véritable nom « huit reales », que nous transmettons aujourd'hui l'expression «piastre» pour désigner le dollar canadien. Notre langage vénérable notre histoire...

Rémi Morissette, membre n° 250
Société Numismatique de Québec




Savez-vous que... N° 8

Un écu... viande à chien...

Le mot «écu» tire son origine du latin et signifie «bouclier». Il est par la suite utilisé pour désigner le corps d'un blason, soit l'écusson. Son diminutif est alors vite trouvé: écu.

L'écu est une monnaie ancienne d'origine française sous le règne de Saint-Louis, roi de France, de 1226 à 1270 sous le nom de Louis IX. L'écu est alors caractérisé par l'illustration de l'écusson du roi sur le côté revers de la pièce. Dans son acception la plus répandue, l'écu valait 3 livres ou 60 sols (60 sous). Dans notre monnaie actuelle, l'écu valait 50 cents. Le télégramme «Un homme et son péché», et «Straphin Poudrier» ont popularisé la naissance de cette monnaie. L'écu était une pièce en argent à peu près de la même dimension que le dollar en argent actuel. Il y eut aussi l'écu d'or quelque moins courant. La plus grande partie des écus qui ont circulé au Canada français a été frappée entre 1640 et 1790.

Rémi Morissette, membre n° 250
Société Numismatique de Québec



Savez-vous que... N° 15

D'où vient l'expression «trente sous» pour désigner le 25 cents?

Au milieu du 19^{ème} siècle, i.e. en l'année 1856, le système décimal est introduit au Canada avec l'apparition d'une monnaie canadienne pour la première fois. C'est ainsi que le dollar apparaît et constitue l'unité monétaire du Canada.

Mais sous le régime français, avant 1760, on avait introduit «la livre», qui valait alors 20 sols (ou sous). Cette monnaie de compte étant très enracinée chez les Québécois, ceux-ci continuèrent à penser en «livres» et en «sols» (sous). Ainsi, quand le dollar est apparu, la correspondance devint nécessaire et le dollar valait alors 6 livres ou 120 sols (120 sous).

Le 1/4 du dollar valait donc le 1/4 de 120 sols (120 sous). D'où le 1/4 du dollar qui est 25 cents égalait alors au 1/4 de 120 sols (ou 120 sous) qui est 30 sous. C'est ainsi que nous avons conservé l'expression «trente sous».

Rémi Morissette, membre n° 250
Société Numismatique de Québec

Savez-vous que... N° 10

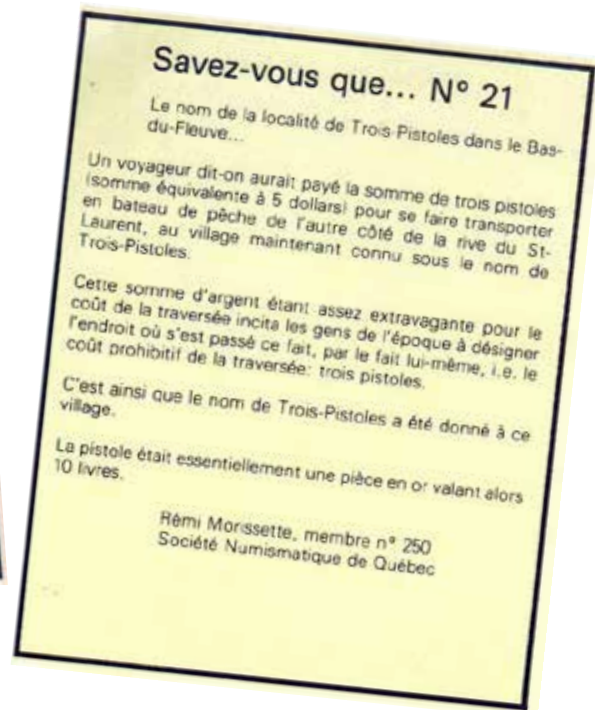
Ce n'est pas l'âge d'une pièce de monnaie qui la rend dispendieuse...

C'est rarement l'âge d'une pièce de monnaie qui la rend précieuse et recherchée. C'est davantage la quantité frappée⁽¹⁾ qui la rend rare et dispendieuse. À titre d'exemple, le dollar en argent 1948 vaut approximativement 1 000 \$ actuellement du seul fait que la quantité frappée par la Monnaie Royale du Canada ne s'éleva qu'à 18 780 pièces. Le dollar 1939, pourtant plus vieux, ne se vend que 15 \$.

(1) L'état de conservation d'une pièce de monnaie est aussi d'une importance primordiale.

Rémi Morissette, membre n° 250
Société Numismatique de Québec

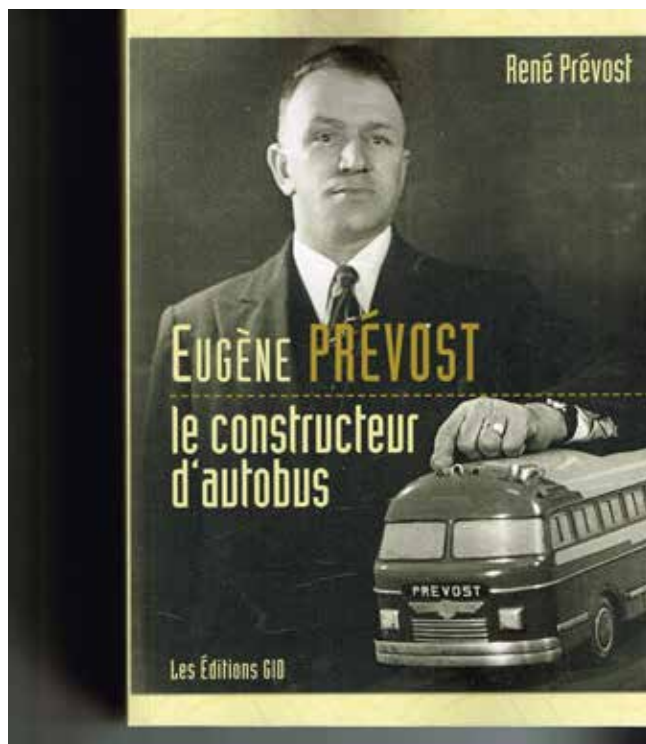




Eugène Prévost

Le constructeur d'autobus

par Jean-Pierre Lamonde



Couverture du livre sur Eugène Prévost

Le samedi 25 octobre avait lieu le lancement d'un nouveau livre intitulé *Eugène Prévost, le constructeur d'autobus*.

Le lancement eut lieu le jour où Prévost Car tenait

portes ouvertes, ce qui a permis à des milliers de personnes de visiter la chaîne de production d'autobus de Sainte-Claire et à plusieurs d'entre eux de se porter acquéreur du livre.

C'est un livre immense (830 pages et de nombreuses illustrations) que René Prévost, le fils du fondateur de l'entreprise, a livré avec joie au public ce jour-là. Le livre retrace la grande aventure des autobus Prévost, des débuts jusqu'à nos jours.

Le livre est édité par *Les Éditions GID*. Il est donc disponible dans la plupart des librairies (39.95 \$). On peut aussi se le procurer à la Maison Chabot de Sainte-Claire, ou encore chez Raynald Prévost à Sainte-Claire (418 883-2082 ou par courriel avec l'auteur, reneprevost@videotron.ca).

Beaudoin Roy Lavallée

Comptables agréés

CA Comptables agréés du Québec

Serge Lavallée, C.A.

Tél.: 418 883-4747

Télé. 418 883-3722

SAINTE-CLAIRE: 76, boul. Bégin, Sainte-Claire, Québec G0R 2V0

QUÉBEC: 1000 route de l'Église, 6^e étage, bureau 695, Québec (Québec) G1V 3V9

Origine du nom Vide-Poche

Lettre de Jean-Pierre Gendreau-Héту à Paul Saint-Arnaud

Cher Monsieur St-Arnaud,

Vous me permettrez cette intrusion, mais votre connaissance considérable de Bellechasse m'amène à vous interroger sur un problème bien particulier. J'espère que vous serez intéressé à y répondre. J'en profite pour vous féliciter du très intéressant texte que vous avez commis sur les divisions territoriales successives de votre région et que l'on trouve sur le web.

Ma question porte sur l'origine du nom «Vide-Poche» de Bellechasse. J'ai déjà reçu une opinion d'un certain M. Pouliot, de Saint-Philémon, dont je connais la fille, mais je désirerais valider auprès d'un historien local expérimenté. Si ma question vous intéresse, je pourrai vous expliquer par la suite et en détail la recherche que je mène. J'aimerais naturellement ne pas influencer votre réponse dans un premier temps. Si vous connaissez plusieurs explications au nom «Vide-Poche», toutes me sont d'intérêt. N'hésitez pas non plus à demander à vos collègues ce qu'ils en savent. Je ne serais pas surpris que plusieurs analyses du toponyme coexistent dans Bellechasse. Je suis donc intéressé à connaître tout ce que vous savez de ce nom particulier (et si coloré! Dommage que les autorités lui aient préféré autre chose). Si vos lumières pouvaient éclairer ma lanterne, j'en serais ravi. Sinon, je vous saurais gré de bien vouloir faire suivre cette requête à quiconque vous semble en mesure d'y répondre. Je reconnaitrai naturellement toute contribution dans la publication qui est prévue. Je dois aussi présenter ce travail aux É.-U., dans le cadre d'une conférence invitée à l'Université Yale l'an prochain. Bien cordialement,

Jean-Pierre Gendreau-Héту, Gatineau

Réponse de Paul Saint-Arnaud à Jean-Pierre Héту

Bonjour monsieur Jean-Pierre,

La seule explication que je connaisse est celle qu'on trouve dans le livre « Noms et lieux du Québec » et qui concerne le rang Vide-Poche de la MRC de Yamachiche:

« Le sac plein de nourriture au départ, on se se rend dans le rang pour défricher, et au retour en fin de journée, le sac est vide ».

Est-ce que la route 228 (chemin Valléville de Saint-Vallier et 5e rang de Saint-Raphaël, là où est né Auguste Norbert Morin) qui, en Bellechasse, va de Saint-Vallier à Saint-Gervais en passant par Saint-Raphaël aurait été ainsi nommée pour une autre raison, je l'ignore. Désolé de ne pas pouvoir vous en dire plus. J'avais envoyé ce message à mes collègues. Peut-être auront-ils une autre explication.

On trouve la même explication sur Internet concernant l'origine du toponyme attribué au 5e rang de Saint-Raphaël. Voir « Notre histoire- Municipalité de Saint-Raphaël. »

« Dès que l'église fut construite, M. l'abbé J. Perras, premier curé de la paroisse, voulait absolument attirer les paroissiens du 5e rang à venir assister aux offices religieux. Alors, il fit faire une route qui leur permettait d'accéder au village facilement. Le 5e rang portait aussi le nom de "Vide-Poche". La raison pour laquelle ce nom farfelu a été donné à cette route s'explique sans doute par le fait que les premiers colons retournaient chez eux avec leurs sacs de provisions vides après avoir travaillé sur leurs lots de colonisation.

Le rang Ste-Catherine a aussi été surnommé "Brise-Culotte" probablement parce que ce chemin était plus ou moins carrossable et abîmait les vêtements et habits des gens.

Le rang du Gravier doit son nom à l'abondance de cailloux et de sable sur les terres qu'il ouvre.

"Tadoussac" a remplacé l'appellation de Sainte-Agathe, rang au sud de Sainte-Catherine. Ce rang était l'un des plus peuplés au début de la paroisse, par contre, aujourd'hui, il ne comporte que quelques habitations saisonnières. Il existe aussi la "Route des Écureux" qui doit son nom à son parcours qui rappelle la forme, l'apparence de l'écureuil dans sa démarche.»

Bonne fin de journée.

Paul St-Arnaud

Conférence de la Société historique

Alfred Tremblay, explorateur de l'Arctique

Le **samedi 29 novembre** aura lieu à Saint-Henri une conférence sur Alfred Tremblay, un fils de Saint-Henri qui s'est illustré comme explorateur de l'Arctique en compagnie de l'illustre capitaine Bernier. La conférence, organisée par la Société historique de Bellechasse (SHB), aura lieu à 14 h à la sacristie de l'église de Saint-Henri.

Pour nous faire connaître le récit de cet homme fascinant, l'historien Yves Hébert vient de publier un livre aux Éditions GID. C'est lui qui donnera la conférence le 29 novembre, et ceux qui le voudront pourront se procurer un exemplaire de son livre.

Le coût d'entrée est de 5 \$ pour le public en général et c'est gratuit pour les membres de la SHB et pour les personnes qui voudront en devenir membres.



O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE, grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse Desjardins des
Monts et Vallées de Bellechasse

Caisse Desjardins du
Coeur de Bellechasse

Caisse Desjardins
des Seigneuries de Bellechasse



Desjardins
Caisses de Bellechasse